

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 . . . . . Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts . . . . . 5 cents la copie

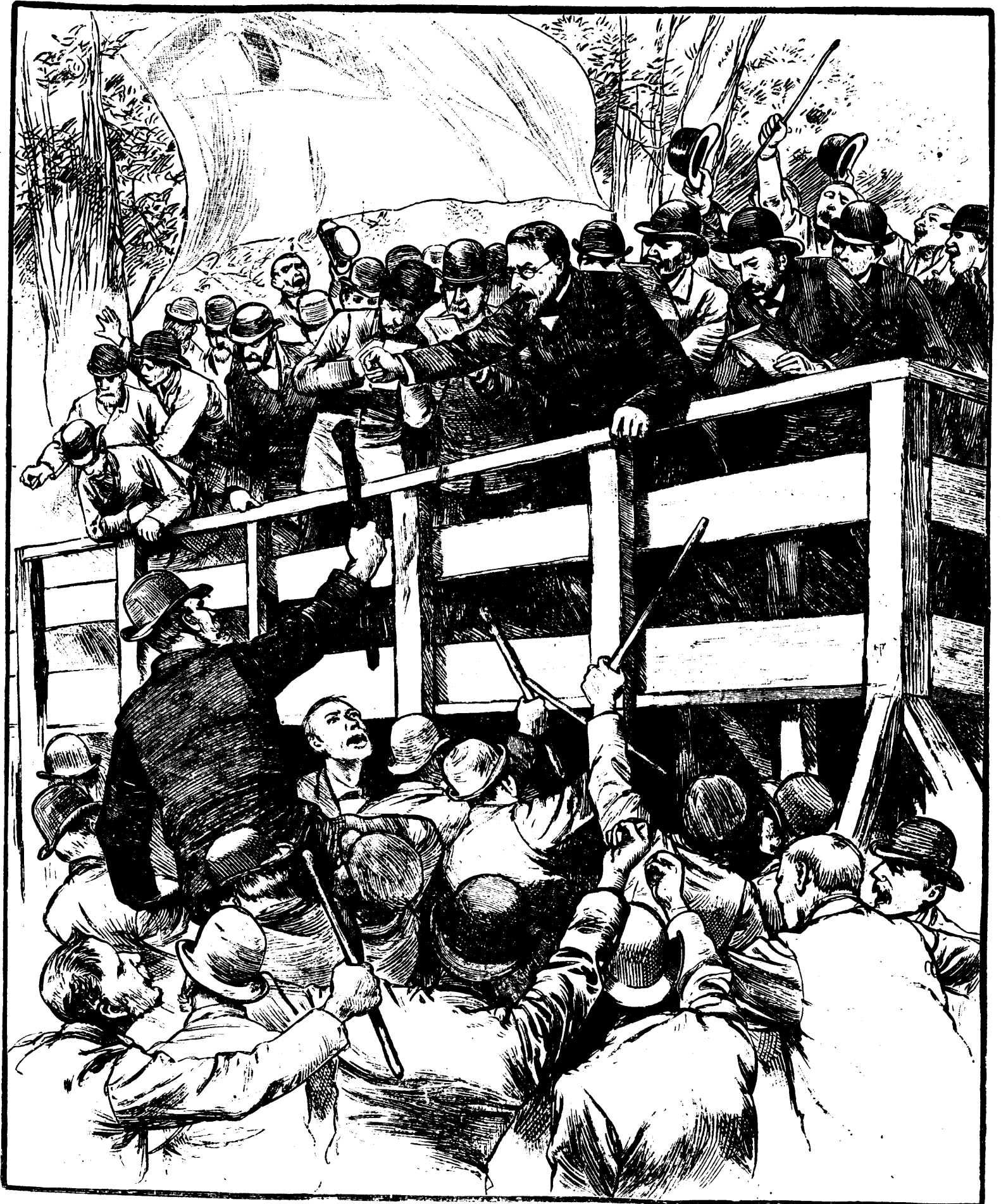
4ÈME ANNÉE, No 161. — SAMEDI, 4 JUIN 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion . . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . . . 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



CANADA. — M. WILLIAM O'BRIEN PARLANT AU QUEEN'S PARK, TORONTO. — DÉMONSTRATIONS HOSTILES. — (Dessin de J. Becker.)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JUIN 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Le Printemps, par J. B. Caouette. — Parlement de Québec — En route pour la baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx. — Pour Hermance, par Marguerite. — Feuilleton : Jean-Jeudi. — Récréations de la famille.

GRAVURES : M. O'Brien parlant au Queen's Park, Toronto ; Démonstrations hostiles. — Portraits de lord Lansdowne et de M. William O'Brien. — La police chargeant la foule en face de l'hôtel Rossin, rue King, Toronto. — M. Wm. O'Brien attaqué pendant la soirée. — Vue générale de la ville de Pembroke. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me ..	25
3me ..	15
4me ..	10
5me ..	5
6me ..	4
7me ..	3
8me ..	2
86 Primes à \$1	\$86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## TRENTE-HUITIÈME TIRAGE

Le trente-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Mai), aura lieu SAMEDI, le 4 juin, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## PARLEMENT DE QUÉBEC

La semaine prochaine, nous publierons les portraits de l'hon. M. McShane, ministre des travaux publics, et de MM. Victor Gladu et Lapointe, M.P.P.



Je lis rarement les annonces dans les journaux, cependant, malgré moi, mon œil s'arrête parfois sur celles qui se présentent quotidiennement sous la même forme. J'en remarque surtout de deux classes.

Les unes commencent ainsi :

On demande une servante.....

C'est étonnant ce que Montréal consomme de servantes !

Les fait-on disparaître ? Les expédie-t-on au loin, ou comme aux temps mythologiques, en offre-t-on tous les jours un certain nombre à quelque minotaure inconnu ? Je ne sais, mais il est certain que cette demande extraordinaire et inépuisable cache quelque mystère.

Et ce qu'il y a d' inexplicable pour moi, c'est que les autorités ne se sont pas encore émues des moyens, évidemment malhonnêtes, que l'on emploie pour décider ces demoiselles les servantes à servir.

C'est à qui vantera les avantages de la position qu'il offre. Jugez-en par vous-mêmes :

— On demande une servante. Pas d'enfants...  
— On demande une servante. Pas de lavages...  
— On demande une servante. Travail léger...  
— On demande une servante. Deux personnes seulement...

Et toujours suit cet accompagnement forcé : *Bons gages. Salaire élevé, etc.*, etc.

Vous verrez qu'on leur promettra bientôt trois heures de sortie pendant le jour, une chambre en ville et la permission de nuit sept fois par semaine.

Il y a déjà de ces demoiselles qui se donnent dit-on, tout cela, sans le demander.

\*.\* Elles sont donc très heureuses, n'est-ce pas ? Elles gagnent de bons gages sans trop se fatiguer et ne se plaignent pas de leur sort ?

Pas du tout ! et les trois quarts d'entre-elles sont furieuses de leur condition et disent pire que pendre de leurs maîtresses.

C'est la vieille histoire.

Au fait, si vous voulez avoir une idée de ce qu'elles pensent, allez un dimanche à la messe de six heures, c'est, m'a-t-on dit, (car je ne n'oserais prendre une telle responsabilité) c'est la messe des servantes.

Les maîtresses de maison que vous y remarquerez n'y sont venues que pour permettre à leurs servantes d'aller à la grand'messe, ainsi que le stipule une des conditions du contrat intervenu entre les parties.

Allez donc à la messe de six heures, priez dévotement, éloignez toute mauvaise pensée, mais écoutez, à la sortie, les conversations des *filles engagées* qui s'en vont deux par deux, quelquefois trois.

Pauvres nous ! comme on nous habille et comme on nous déshabille ! Ah ! mes amis ! quels coups de langue, quelles morsures, quel venin !

Hâtons-nous d'en rire, comme Figaro, de peur d'être obligés d'en pleurer !

\*.\* L'autre genre d'annonces qui attire mon attention n'a aucun rapport avec le premier.

Cette annonce est très attrayante, très courte et me fait faire des rêves d'or.

En voici la teneur :

— A prêter, \$50,000, s'adresser à M. Z. Y. X.

— A prêter, \$100,000, s'adresser à....

— A prêter, \$250,000, par sommes de pas moins de \$20,000, s'adresser à.....

On lit ces annonces là tous les jours dans tous les journaux, et aussitôt ! Jean-Baptiste, qui est un garçon très intelligent, très courageux, mais aussi très pauvre, se dit :

— Sapristi ! ces messieurs X, Y, Z., etc, qui offrent tant d'argent à prêter, sont de braves gens. Voilà au moins des citoyens qui aident leur prochain. C'est magnifique cela, je vais aller les trouver et leur demander \$50 00 pour mettre à exécution mon projet...

Et Jean-Baptiste va trouver M. X., qui a toutes les peines du monde à lui prouver qu'on ne prête qu'aux riches et que pour obtenir cinq mille piastres, il faut déjà en posséder quinze mille, en terre, en briques, en pierres, etc.

— Mais, dit Jean-Baptiste, qui a la tête très dure, mon projet est des plus réalisable, votre argent ne court aucun risque et je ferai des bénéfices considérables.

Rien n'y fait ; il faut des garanties, c'est-à-dire du bien au soleil et non des projets, si bons qu'ils puissent être.

\*.\* Il existe aussi d'autres prêteurs : ceux-là ne font pas de réclames dans les journaux, et trois boules, suspendues devant leur magasin, suffisent pour indiquer leur genre de négoce.

Ces gens-là sont tous, ou presque tous, juifs, et quand Jean-Baptiste a faim et qu'il n'a pas le sou, il va trouver l'un d'eux et lui présente sa montre, s'il en a une, ou ses outils, des vêtements, n'importe quoi. L'homme au nez crochu, examine l'objet et offre deux piastres sur ce qui en vaut quinze. Ce prêt est fait pour six mois à raison de deux pour cent d'intérêt par mois, c'est-à-dire vingt-quatre pour cent par an, c'est quelque fois plus encore.

Et ces fils d'Israël pratiquent ainsi l'usure en plein soleil, à la fin du dix-neuvième siècle, protégés par les lois, sans que personne, pas

même Jean-Baptiste, songe à trop réclamer, car il se dit que, en fin de compte il a été *bien heureux* de trouver quelqu'un qui consentit à lui prêter de quoi ne pas mourir de faim.

\*.\* Il serait cependant bien simple de suivre l'exemple des vieux pays et d'établir des *monts de piété*, ainsi que cela existe en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Russie, etc., etc.

Ce serait une source de revenus, et je crois qu'aucun gouvernement ne doit être assez fier pour refuser de remplir sa caisse.

Je dis gouvernement, car ces établissements ne peuvent fonctionner d'une manière convenable qu'en autant qu'ils sont contrôlés, surveillés et administrés d'une manière irréprochable.

Comme cette question semble devoir être examinée bientôt, je vous ferai, si vous le voulez bien, un résumé de l'histoire des *monts de piété* en France.

\*.\* Je prends mes renseignements un peu partout :

Le Mont-de-Piété, dit M. de la Brière, le prêt au pauvre, est un bienfait que la population parisienne doit à son premier magistrat, sous le règne de Louis XVI, au lieutenant-général de police Lenoir, qui administra Paris, de 1774 à 1785, avec une sagesse, un zèle, un désintéressement qui pourraient servir de modèle aux *éclésiastes* contemporains.

Avant lui, en effet, quand l'ouvrier de Paris était pressé par le besoin, il prenait sur son dos les instruments de son travail, ses hardes ou ses pauvres meubles, et il s'acheminait vers la rue des Lombards. Il trouvait dans ce quartier des Portugais, des Italiens, usuriers sans vergogne, qui lui prêtaient sur gage en exploitant son ignorance.

Lenoir, témoin des abus qui ruinaient lâchement le prolétaire, entreprit, en 1777, d'imiter ce qui se pratiquait en Italie, et de créer, pour le peuple de Paris, un Mont-de-Piété, un établissement où le prêt sur gage se fit avec des garanties certaines, soumis au contrôle officiel et public.

L'organisation merveilleuse étudiée de cette banque populaire, aux rouages si justes et si précis, qui, survivant à toutes nos tempêtes, en son siège primitif, a rendu des services immenses, est l'œuvre considérable d'un esprit sagace et élevé, d'un ami qui, depuis cent ans, a bien mérité des pauvres.

Lenoir ne s'enrichit pas dans son administration. La Révolution le ruina. Quand il revint de l'émigration, Napoléon se fit, à son égard, l'interprète de la reconnaissance populaire. Il lui attribua une pension de quatre mille francs sur les revenus de ce Mont-de-Piété fondé par ses soins, pension qui fut, d'ailleurs, servie peu d'années ; car Lenoir s'éteignit bientôt dans la retraite.

Son œuvre, ébranlée par la Révolution fut rétablie par le décret du 24 messidor an XII. Elle ne fut pas, en France, la première de ce genre : Marseille, Angers, Montpellier et trois ou quatre autres villes ont précédé Paris dans cette voie.

Il est juste, d'ailleurs, de rappeler que le Mont-de-Piété est une fondation essentiellement cléricale par son origine. Le plus ancien établissement de ce genre fondé au quinzième siècle, à Pérouse, fut inspiré par une pieuse charité. Celui de Mantoue est dû à saint Bernardin de Feltré ; celui de Rome, à saint Charles-Borroméo ; celui de Savone, à Sixte-Quint. Les noms des papes Léon X et Paul II se trouvent en beaucoup de chartes de fondation.

\*.\* Le *mont de piété* de Paris est situé rue des Blancs Manteaux et a deux succursales.

On prête des sommes d'argent, depuis trois francs, à un taux qui varie, mais qui n'exède pas neuf pour cent. Nul prêt n'est fait sans gage. On avance les *quatre cinquièmes* de la valeur des objets en or et en argent et *deux tiers* sur les autres articles.

Les objets non réclamés à l'expiration de *quatorze* mois sont vendus à l'enchère et le surplus de la somme prêtée, de l'intérêt et des frais, est remis au propriétaire de l'article vendu si la réclamation est faite dans un délai de trois ans.

Il y a quarante-six monts de piété en France, qui ont un capital de dix millions de piastres et

font des prêts qui s'élèvent à environ douze millions de piastres par an.

L'Angleterre en est encore au point où la France se trouvait en 1777, sous le rapport des prêts, et d'après un recensement fait en 1871, on a constaté qu'il existait dans Londres seulement 3,540 prêteurs sur gages.

Il est impossible de se faire une idée des ruines causées par ces usuriers.

L'origine de l'enseigne des trois boules vient, dit-on, des armes de la corporation des Lombards, où, d'après d'autres historiens, du blason de la famille des Médicis, qui figuraient parmi les plus riches marchands Lombards.

\*\*\* Les gravures que nous donnons aujourd'hui illustrent la manière dont M. O'Brien a été reçu dans le Haut Canada.

Je vous en ai parlé la semaine dernière, mais j'ignorais alors que les choses fussent allées aussi loin que je l'ai su depuis, et, en vérité, le maire de Kingston a été d'une candeur (je gage que l'on est forcé d'admirer. Il est plus fort que celui de Toronto.

Il faut reconnaître, d'un autre côté, qu'il a reçu une rude leçon de l'orateur irlandais.

Celui-ci venait d'être poursuivi et frappé par les bandits orangistes, et s'était réfugié dans une maison, quand le maire prévenu de l'endroit où il était, vint le trouver et lui dit qu'il allait l'accompagner à son hôtel et le protéger, dût-il faire venir de l'artillerie.

«Vraiment, répondit M. O'Brien dédaigneusement, vous allez me protéger, maintenant que je n'en ai plus besoin ? Mais que ne l'avez-vous fait quand j'avais à mes trousses une meute de meurtriers qui s'était assemblée, hurlante et menaçante, tandis que je parlais en public. C'était le moment de la disperser. Je n'ai que faire de votre artillerie maintenant, monsieur, et je ne veux pas vous donner la satisfaction de paraître avoir protégé ma vie, alors que vous ne l'avez pas fait quand vous l'auriez dû.»

Le soufflet était rude mais bien mérité.

\*\*\* En fin du compte, le voyage de M. O'Brien s'est terminé par un résultat des plus étrange.

Le député de Cork venait nous dire qu'en Irlande les propriétaires se conduisaient d'une manière révoltante envers leurs fermiers, ou en d'autres termes que les Orangistes tyrannisaient les Catholiques.

Il nous l'a dit sans passion, quoi qu'avec beaucoup de patriotisme et j'ai même entendu deux Anglais, qui ont assisté à sa première conférence, dire qu'aucun bon sujet britannique ne pouvait se trouver blessé des paroles de l'orateur.

S'il a cité l'exemple de lord Lansdowne, c'est tout simplement parce qu'il existait.

Il s'acquittait donc comme il le pouvait de la tâche qu'il s'était imposée, quand ses adversaires, dont le but était évidemment de prouver qu'il avait tort, ont démontré au contraire que les Orangistes du Canada ne valaient pas mieux que ceux du vieux monde.

C'est donc une véritable victoire pour M. O'Brien.

On a pu discuter l'opportunité de son voyage, et j'ai même entendu plus d'un citoyen dire que les malheurs de l'Irlande ne nous regardaient pas, ce qui prouve une dose d'égoïsme bien conditionnée, mais on ne peut nier ni son courage, ni son talent, ni son patriotisme.

C'est probablement parcequ'il possède ces supériorités qu'on lui a jetté des pierres à la tête.

\*\*\* Comme on venait de jeter des pierres à M. O'Brien parce que lord Lansdowne et Cie écorchent leurs fermiers, il était naturel que l'on jetât des fleurs à lord Lansdowne parce qu'il est gouverneur du Canada.

Je n'ai point le moindre mot à dire contre les protestations de fidélité adressées au représentant de la reine; c'est une habitude qui existe dans tous les pays monarchiques, mais je hausse les épaules quand on en arrive aux farces de mardigras.

J'admets les réceptions enthousiastes, les arcs de verdure, les inscriptions les plus fantaisistes célébrant les vertus de notre bien-aimé gouverneur, selon l'expression d'un journal de Montréal,

mais dételier les chevaux de sa voiture pour se mettre à leur place, est chose tellement idiote, qu'elle dénote chez ses auteurs d'étranges instincts.

C'est cependant ce que l'on a vu l'autre jour à Ottawa.

Trente individus ont pris la place des quatre chevaux qui traînaient la voiture du gouverneur-général, mais l'enthousiasme qui les animait semblait leur enlever un peu de leur sang froid, et la manière dont ils tiraient le véhicule faisait regretter l'absence des autres bêtes.

\*\*\* Cette affaire me remet en mémoire un fait qui s'est passé à Montréal, il y a douze ans, alors que j'étais étudiant et que je suivais les cours de droit du Collège McGill.

Une belle après-midi tous les étudiants reçurent avis de se réunir dans la salle de troisième année, afin de discuter la manière dont on accueillerait lord Dufferin, qui devait recevoir le lendemain en grande pompe, le diplôme de docteur en droit.

Les premières propositions passèrent vivement et tout allait bien, quand un étudiant de première année, un grand diable qui n'en finissait plus, long comme un jour sans pain, proposa de dételier les chevaux du gouverneur à son entrée dans l'avenue du Collège McGill et de s'atteler à leur place...

\*\*\* Ah ! ce fut du joli ! jamais protestations plus énergiques ne se firent entendre et—notez bien le fait—tous ceux qui protestaient ainsi, tous, étaient des Canadiens-Français.

La discussion fut chaude, et je me souviendrai toujours de notre brave camarade Bourque (qui devait se noyer quelques mois plus tard, par accident), s'écriant en manière de péroraison après un discours des plus énergique : *Let man be man and horse be horse !*

Malgré tous nos efforts, nous devions succomber, nous n'étions qu'une dizaine contre trente et la proposition fut adoptée.

Et le lendemain, à trois heures de l'après-midi, sous un ciel sans vapeurs, et noyés dans les rayons d'un soleil tropical, on put voir dix braves étudiants en droit canadiens français, les mains dans les poches, rangés sur le trottoir de la grande avenue du collège McGill, suivre des yeux les évolutions hippiques de leurs trente collègues, en disant à haute voix !

*Let man be man and horse be horse.*

Lord Dufferin entendit, et comme il était loin d'être un sot, il sourit d'un sourire très fin qui semblait dire qu'il nous trouvait d'autant plus raisonnables, que ses chevaux bipèdes manquaient de le faire verser à chaque instant.

\*\*\* Un journal de Paris a publié dernièrement un numéro exceptionnel illustré, par Caran d'Ache, et qui représente Napoléon Ier, entouré de son état major, avec la désignation suivante : «Napoléon Ier, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, né à Ajaccio, le 5 mars 1769, mort à l'île Sainte-Hélène le 5 mai 1821.» Une légende imprimée au bas du groupe porte en outre :

Les armées françaises, de 1792 à 1815, ont remporté cinq cent vingt-et-une victoires, dont quatre-vingt-quatorze en batailles rangées.

Les Autrichiens ont été battus deux cent trente-trois fois.—Les Espagnols, cent douze fois.—Les Russes, cinquante-quatre fois.—Les Prussiens, quarante-deux fois.—Les alliés, quarante-huit fois.—Les Anglais, trente-deux fois.

Total : Cinq cent vingt-et-une victoires. Sur cet ensemble de batailles, il a été choisi trois cent soixante-cinq faits d'armes glorieux pour former le calendrier. Une victoire par jour.

*Leon Ledem*

Des écrivains, comme de tous les hommes, il ne faut prendre que le meilleur : à quoi bon le reste ? —E. M. DE VAGUE.

Il y a de très honnêtes gens qui ne croient avoir fait un bon marché que quand ils ont volé le marchand.—ANATOLE FRANCE.

## LE PRINTEMPS

(BLUETTE)

Le doux printemps vient de paraître  
Sous son manteau de velours vert,  
Et déjà l'on voit disparaître  
Tous les vestiges de l'hiver.

Son œil a l'éclat de la braise ;  
A la chaleur de ses rayons  
Naissent lilas, fleur, rose et fraise,  
Abeilles d'or et papillons.

Les arbres engourdis naguère  
Semblent dresser plus haut le front.  
Car la nature, en bonne mère,  
Verse la sève dans leur tronc.

Aux plus épais de la ramure  
Les oiseaux préparent leurs nids,  
Sans s'occuper si la pâture  
Ou le lin leur seront fournis.

Du sol jaillit plus d'une source  
Que la froidure intimidait,  
Et le ruisseau reprend sa course  
Aussi souple qu'un farfadet.

Sur le bord de maintes rivières  
L'on voit le castor vigilant  
Transporter le bois et les pierres  
Pour bâtir son gîte excellent.

De la cime de nos montagnes  
Se précipite le torrent  
Qui fertilise nos campagnes  
Avec les eaux du Saint-Laurent.

La brise, sylphide légère,  
Fait l'amour à toutes les fleurs,  
Puis vole embaumer l'atmosphère  
Des plus enivrantes senteurs.

A nos fenêtres l'hirondelle  
S'annonce par des cris joyeux,  
Elle revient à tire-d'aile  
Tous les neuf mois charmer nos yeux.

Au palais comme à la chaumière,  
La porte s'ouvre à deux battants :  
Riche et pauvre ont soif de lumière,  
D'air pur, de parfums odorants.

Parfois l'on quitte sa demeure  
Pour aller prendre un gai repas  
Sur la pelouse où, toute à l'heure,  
Bébé fera ses premiers pas.

Plus loin les colons sur leur terre  
Travaillent avec action  
A cette œuvre si salutaire  
De la colonisation.

Les uns creusent, les autres sèment  
Ou bien couchent les arbres morts ;  
Ces braves bûchent, chantent, s'aiment  
Et dorment la nuit sans remords !

La fillette en robe de bure  
Chante et cultive tout le jour ;  
Le soir venu, sa lèvre pure  
Dira peut-être un mot d'amour !

Où, l'homme, les oiseaux, les plantes  
Et l'onde aux bruits mystérieux  
Mêlent leurs voix reconnaissantes  
Pour célébrer le Roi des cieux.

Car tout ce qui vit et respire,  
Tout ce qui chante, pleure ou croit  
Reconnait qu'il est sous l'empire  
D'un être souverain et droit !

\*\*\*

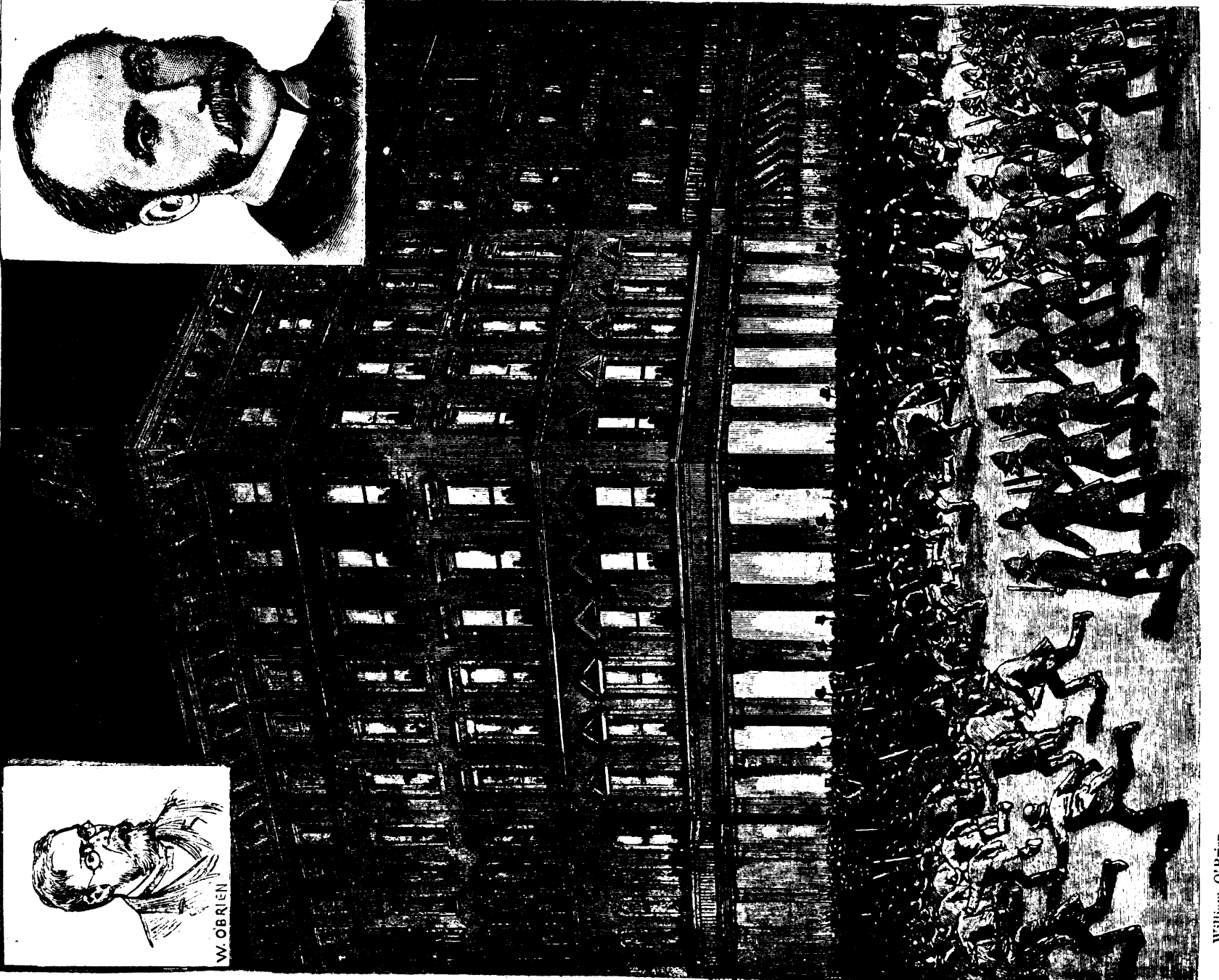
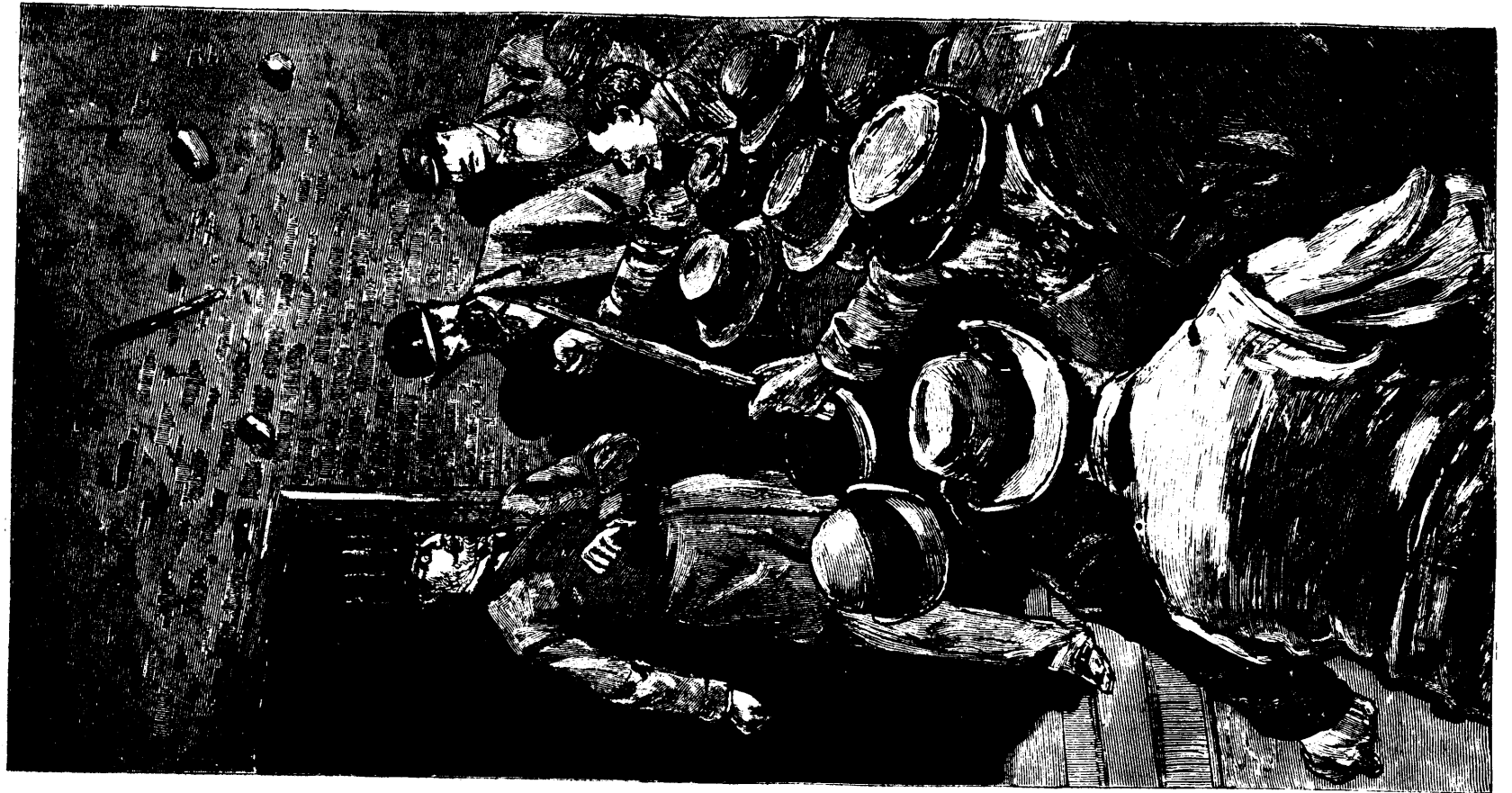
Printemps, réveil de la nature,  
Oh ! sois le bienvenu toujours !  
Quand tu parais, la créature  
Espère alors en de beaux jours !

C'est toi qui fais verdoyer les plaines  
D'où l'homme tire l'aliment ;  
C'est toi qui mets les huches pleines  
De la blanche fleur de froment ;

C'est toi qui rends au pulmonaire  
La force et souvent la santé ;  
C'est toi que l'Indien vénère  
En recouvrant sa liberté.

O printemps, messager céleste,  
Admirable consolateur !  
Ton éclat seul nous manifeste  
La puissance du Créateur !

*J. B. Carouette*



W. O'BRIEN. — LA POLICE CHARGEANT LA FOULE EN FACE DE L'HOTEL ROSSIN TORONT, PENDANT LE BANQUET OFFERT A M. O'BRIEN. — M. W. O'BRIEN ATTAQUÉ PENDANT LA SOIRÉE. — FACE A L'ENNEMI !

Lord Lansdowne.

William O'Brien.

## EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

EXTRAITS DU RÉCIT D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE DE MGR LORRAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS LE NORD DE SA MISSION, PAR M. L'ABBÉ PROULX.

(Suite)

Il est six heures du matin. Pendant que notre cuisinier fait rôtir la grillade, qu'O-kocin gomme le canot, que les autres hommes partagent le reste du bagage, que le soleil réjouit la solitude, que les oiseaux chantent au-dessus de ma tête et que le rapide murmure à mes pieds, assis sur un caillou, je prends ma plume et je vous écris.

Dimanche, 15 juin, à deux heures, le *Mattawan* de M. Latour, par un dernier coup de sifflet, donna le signal du départ, et nous montions à bord au milieu des vœux des Pères, de MM. Rankin et Farr, l'un *chief factor* et l'autre bourgeois de l'honorable compagnie, enfin de toute la population réunie sur le rivage. Au fur et à mesure que vous avancez sur le lac des Quinze, les côtes s'éloignent, les montagnes s'affaissent, l'œil mesure neuf milles d'une rive à l'autre. A la tête du lac, une trentaine de familles sauvages, métis, colons, ont élevé leurs demeures et commencé des défrichements, ce qui donne à l'endroit un petit air de civilisation.

—La civilisation, la civilisation ? Qu'est-ce que la civilisation ? disait un sauvage d'Abbitibi, qui n'était jamais sorti de ses bois épais.

Un sauvage de Témiscamingue, fier des progrès de son pays, lui répondit :

—C'est quelque chose comme la tête du lac, où l'on voit tant de maisons qu'on ne sait plus comment marcher ni se comporter.

\*\*\*

A l'embouchure de l'Ottawa, sur un petit promontoire, chez M. MacBride, un des plus anciens résidents de l'endroit, tout le peuple des environs, soixante-quinze personnes, hommes, femmes et enfants, s'est réuni pour rencontrer Sa Grandeur. Le chemin est balisé du rivage à la maison, un autel a été dressé dans l'appartement principal ; mais il est impossible à Monseigneur de s'y arrêter pour dire la messe le lendemain, par la raison qu'il veut profiter jusqu'au bout du steamboat, qui doit retourner le soir même ; une autre raison encore plus forte, c'est que notre chapelle est déjà à Abbitibi. Presque tous comprennent l'anglais ; Monseigneur leur dit :

« Je suis heureux de voir que vous travaillez à vous créer des *chez vous* libres et indépendants ; avec de la constance et les avantages d'un aussi

beau pays, vous réussirez. Mais, en travaillant pour le *home* de la terre, n'oubliez pas le *home* éternel, celui du ciel. Le travail est une source de mérite, faites-vous une habitude chaque matin d'offrir votre journée à Dieu et de sanctifier vos labeurs par la prière. »

Le steamboat nous conduit au pied du premier rapide des *Quinze*. Nous dîmes adieu à M. Latour ; il nous répondit : Au revoir.

—Si la chose est possible, ajouta-t-il, à votre retour de la baie d'Hudson je viendrai vous reprendre ici.

\*\*\*

Nous sommes dans un vaste pays de colonisation, renfermant non seulement quelques cantons de bonne terre, mais toute une province, tout un royaume. Ordinairement, le touriste qui remonte l'Ottawa, voyageant depuis Pembroke entre les masses de granit, de gneiss, de formation laurentienne ou huronienne, s'imagine qu'il ne doit y avoir qu'une succession non interrompue de montagnes bouleversées et de rochers dénudés jusqu'au pôle nord. En admirant les points de vue de Témiscamingue, dignes des Alpes et de la Suisse, il ne soupçonne pas qu'à un mille du rivage, quelquefois à cinq arpents, il se trouve un

plus de douze *townships* (communes) de 32,000 acres chacun. Les marais, formés à leur embouchure par les sédiments que charroyent la Loutre et la Blanche, fournissent un foin de qualité supérieure. Si le R.P. Paradis parvient à baisser le niveau du lac, il surgira en cet endroit du fond des eaux plusieurs cantons qui égaleront pour la beauté de leurs prairies les paroisses de Maskinongé et de la Rivière-du-Loup. La rive est du lac, pour des centaines et des centaines de milles, offre les mêmes avantages à l'agriculture ; c'est là que se trouvent les *townships* Guignes et Duhamel, qui ont été arpentés. Les obstacles qui s'opposent à la colonisation immédiate de ce beau pays son éloignement, la difficulté de communication, et surtout les préjugés qui présentent une barrière plus infranchissable que la plus haute chaîne de montagnes.

Mais, me direz-vous, le climat n'est-il pas trop rigoureux ? Il faut bien remarquer que nous sommes ici plus au sud que le lac de Saint-Jean, et qu'en avançant vers l'ouest la température s'adoucit de plus en plus ; le printemps, à Témiscamingue, commence aussitôt qu'à Trois-Rivières, et l'automne finit aussi tard. Du reste, l'expérience est toute faite depuis plus de quinze ans ; il y a une vingtaine de fermes

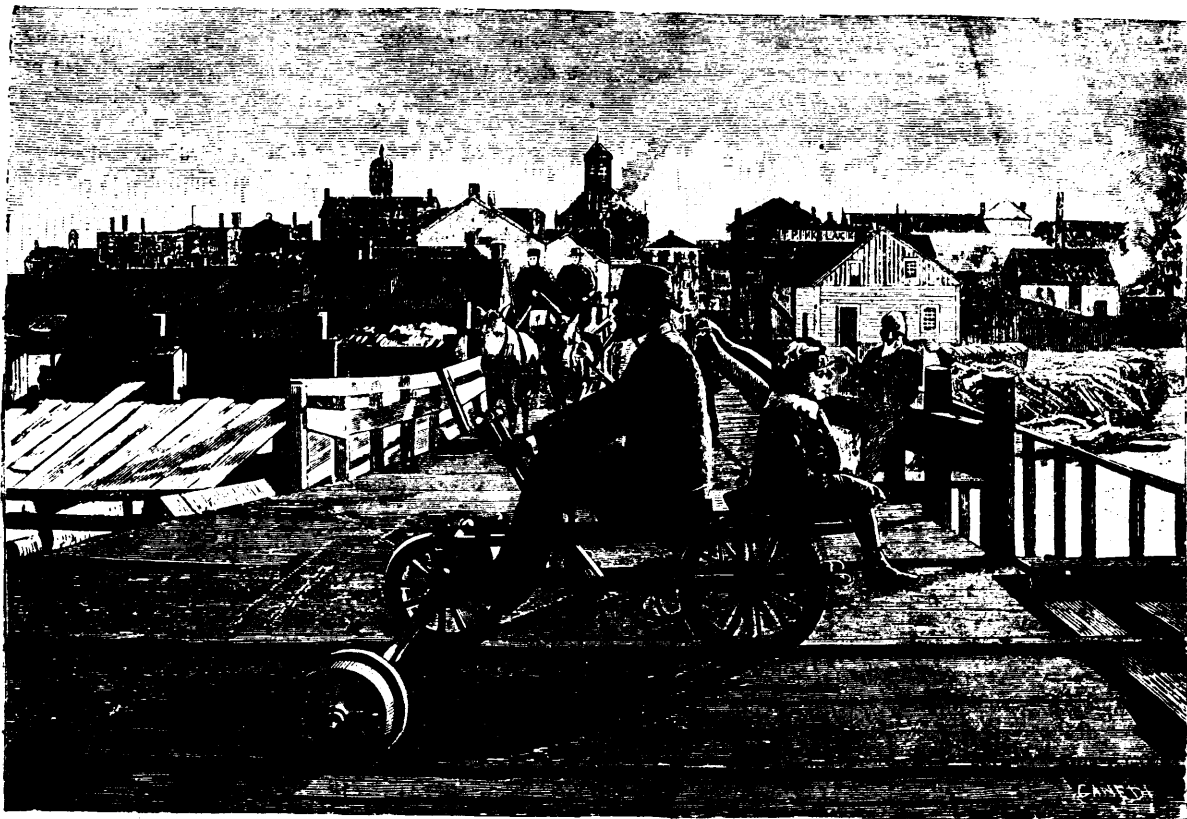
autour du lac, les Pères ont en culture une centaine d'acres, et jamais on ne s'est plaint que la gelée ait causé des dommages au blé ni autres céréales, quand ils sont semés en saison convenable.

Quant au marché, il est beaucoup plus sûr que celui de Montréal. Les chantiers ne peuvent qu'augmenter sur le lac Témiscamingue et sur les nombreuses rivières qui y portent leurs eaux ; et les bourgeois préféreront toujours acheter les provisions à leur porte plutôt que de les faire venir à grands frais de Toronto ou d'Ottawa. Si jamais, dans un avenir éloigné, les chantiers viennent à faire défaut, les colons seront assez nombreux, alors que le commerce, depuis longtemps, aura un intérêt d'y bâtir des chemins de fer, et Témiscamingue aura ses débouchés faciles sur les grands marchés cosmopolites.

Lundi, nous partons de bonne heure, car il s'agit de faire une rude journée : c'est la plus difficile du voyage. Le *Rapide des Quinze* peut avoir quatorze milles de long ; quinze fois il nous faut débarquer, décharger sur la grève, porter à bras bagage et canot, puis rembarquer pour débarquer de nouveau, quelquefois seulement à cinq arpents plus loin. Le plus long de ces portages peut avoir un mille ; d'autres n'ont guère qu'une centaine de verges. En certains endroits, où le courant le permet, nos hommes, dans leur galanterie sauvage, ne veulent pas nous laisser mettre pied à terre ; nous restons tranquillement assis sur nos sièges, et ils nous remorquent à la cordelle au milieu des bouillons. Nous voyageons comme autrefois la déesse Cybèle sur un char attelé de cinq dauphins !

\*\*\*

Savez-vous ce que c'est que *monter à la cordelle* ? Nos hommes s'attellent les uns à la suite des autres à une longue corde, et ils courent sur les grèves, sautent de cailloux en cailloux, grim-



Vue générale de Pembroke, ville épiscopale de Mgr Lorrain. — D'après une photographie envoyée par l'évêque

sol uni, aussi fertile, aussi facile aux travaux de la culture que celui des environs de Montréal.

Depuis le lac des *Sept lieues*, sur l'Ottawa, plus bas que le *Long-Sault*, à cinq milles du rivage, jusqu'à Pémikan, sur le lac Témiscamingue, s'étend, du nord-est au sud-ouest, une large lisière du pays, plane, couverte de bois franc, dont le fond est composé tantôt de *loam*, tantôt de glaise. La rivière de Montréal, le plus grand tributaire du Témiscamingue, qui vient se jeter dans le lac douze milles plus bas que la mission, sur un parcours de cent vingt milles, offre en plus d'un endroit des rivages qui sont loin d'être rebelles aux travaux de la charrue et aux efforts du laboureur. Le pays entre la rivière de Montréal et la rivière Blanche ne présente plus cette monotonie uniforme de roches cristallines ; les rangées de collines deviennent plus déterminées, les vallées plus larges et plusieurs d'entre elles ont un fond de glaise cultivable.

Mais l'Eden du Témiscamingue se trouve à la tête du lac ; les rives n'ont pas cinquante pieds de hauteur, et la vue ne découvre au loin et au large aucune montagne dans l'intérieur. La plaine de glaise, couverte d'érables, de chênes, de noyers et d'ormes, que traverse la rivière Blanche, a plus de six cents milles carrés : elle renferme

peut par dessus les arbres renversés et passent à travers les broussailles, pendant que deux de leurs compagnons, restés dans l'esquif, avec leurs avirons ou de longues perches, le tiennent droit au milieu du courant et l'empêchent de se heurter contre les pierres aiguës. Dix fois par jour, ces pauvres gens sont obligés de se jeter à l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture, mais il n'en font aucun cas; pourvu que le soir ils aient un bon feu pour faire sécher leurs habits et une bonne tasse de thé, c'est tout ce qui leur faut.

\*.\*

Pendant que nos hommes préparent le déjeuner nous allons visiter successivement une belle chute qui tombe de la hauteur d'une quarantaine de pieds; le *Rapide de l'Île*, une petite île de verdure, longue de cinq arpents, située entre deux courants impétueux qui dévorent ses rivages, et ressemblent à un grand canot que l'on remorque à la cordelle avec difficulté: le *Kekek*, "l'épervier" où nous sautons par un portage impossible, à travers les cailloux et les embarras, dans un petit lac en dehors du lit de l'Ottawa, et où nous revenons par un second portage plus impossible encore. Ce lac, emprisonné entre de hautes murailles de gneiss, tire son nom d'un épervier qui avait bâti son nid, à plusieurs centaines de pieds du sol, dans l'anfractuosité d'un rocher: dans ces dernières années, un corbeau conquérant l'a délogé de ses pénates, et, comme un second Bismarck, il jouit en paix du fruit de ses conquêtes: enfin la *Tête des Quinze*, et vous arrivez à un beau lac, celui sur les rives duquel je vous écris en ce moment, long de plus de soixante milles, et dont les eaux sont presque de niveau avec celles de la hauteur des terres, du moins dans cette partie du pays.

Si les *Quinze* apportent des fatigues corporelles, en revanche ils ont pour le regard et l'esprit des agéments toujours nouveaux. Les expressions dont s'est servi M. Routhier pour dépeindre les rapides du Saguenay, conviennent très bien à ceux de l'Ottawa. Tantôt, c'est un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit, qui se cabre comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejailit en gerbes d'écume; tantôt ce sont des courants qui se déchainent, qui se rencontrent, qui se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges sans fond tous les objets passant à la surface; tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des millions de gouttelettes qui rejailissent comme des étincelles: ondes violentes, livrées à tous les caprices de la fureur, bondissant de rochers en rochers comme des bacchantes en délire. Puis la rivière élargit son lit, recueille ses eaux et s'étend paisible entre des bords charmants pour recommencer un peu plus loin sa course vagabonde et tumultueuse. Le lac des Quinze descend dans le lac *Témiscamingue* par une suite de gradins; à chaque degré il se repose, forme des étangs paisibles, se divise en mille chenaux divers, fait passer le tour des îles aux figures les plus fantastiques, se perd dans les baies profondes, s'endort sous l'ombre des feuillages; enfin il se décide à faire un autre saut et à descendre une nouvelle marche de pierre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit arrivé, tout blanc d'écume, au bas de ce vaste amphithéâtre dont la longueur est de cinq lieues et la hauteur de 200 pieds.

\*.\*

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la patience et l'habileté de nos sauvages; trois d'entre eux, après avoir fait avec leur capot une espèce de coussin qu'ils placent sur leur cou, renversent le canot et le chargent sur leurs épaules: l'embarcation pèse près de cinq cents livres; deux marchent en avant, un en arrière; ils s'avancent à travers les arbres, quelquefois dans un chemin étroit, rempli de cailloux et de précipices, montant, descendant, un vrai sentier de chèvre; nous avons peine, complètement allégés, à y transporter nos per-

sonnes. Les autres s'attellent au bagage; ils s'appuient sur le front une large bande en cuir qu'ils appellent leur collier, et à l'autre extrémité, ils attachent une grosse caisse qu'ils se renvoient sur les reins; ils jettent sur la caisse un paquet, puis un autre, puis un autre, puis un autre, et ainsi chargés, comme de vrais mulets, ils s'élancent à travers les difficultés du portage. Notre bagage est trop considérable pour qu'ils puissent le porter d'un seul coup, et à chaque rapide, ils sont obligés de faire un second voyage. Cependant vous les voyez toujours gais, contents, de bonne humeur; vous n'entendez pas un seul juron, pas un seul mot déplacé. Hélas! il serait à souhaiter que, sous ce rapport, plus d'un blanc de nos grandes villes fût sauvage!



Eglise et couvent de Pembroke; d'après une photographie

Au portage de *Kinebic*, une famille sauvage nous rejoignit; ils étaient huit de leur bande, le père, la mère et six enfants. L'aînée est une fille qui peut avoir dix-huit ans, le bébé, fortement lacé dans son maillot et attaché sur une planche est âgé de deux ans. Ils ont bonne figure sans toutefois être très jolis, ils sont gros et gras. Leur habillement est décent et bien convenable. Au fort d'où ils viennent, quatre se sont achetés des chapeaux de paille dont ils paraissent tout fiers; celui de l'aînée des filles est plus coquet et de diverses couleurs, sans doute parce qu'elle est d'âge à avoir des cavaliers; le père n'a qu'un mouchoir autour de la tête; deux des enfants n'ont pas de couvre-chef, en revanche leur nuque est couverte d'une forêt de cheveux dignes d'un Absalon.

—Nitchi, mon ami, quel est ton nom?

—*Pon Kanijite* (Paul Lesecond).

—Celui de ta femme?

—*Marianne Okikowé* (Marianne la femme au Cyprés).

—Toi, la fille au beau chapeau?

—*Cécine* (Cécile).

—Et toi?

—*Madeleine* (Madeleine).

—Et toi?

—*Pien* (Pierre).

—Et toi?

—*Mani Esten* (Marie-Esther).

—Et toi?

—*Catherine* (Catherine).

—Et lui, le bébé?

—Mathias.

Il faut savoir que les Algonquins manquent des lettres *l*, *r*, *f* et *v* dans leur alphabet, voilà pourquoi leur prononciation estropie ainsi les saints et leur nom.

—Où demeurez-vous?

—Au grand Lac, à trois cents milles d'ici.

—D'où venez-vous?

—De *Témiscamingue*.

—Pourquoi?

—Pour voir *amiamé ganacabite* "le gardien de la prière."

Qui n'admirerait cette foi qui transporte réelle-

ment les montagnes? En effet que de montagnes à traverser, que de fatigues à supporter pour contempler, le temps d'une messe, leur premier pasteur et recevoir sa bénédiction! En vérité voyons-nous autant de foi en Israël, chez les peuples chrétiens depuis des siècles? Monseigneur leur dit de bonnes paroles et leur donna à chacun une médaille; cinq minutes après ils les avaient tous suspendues au cou; de plus il leur distribua quelques petites douceurs que nous avions dans nos sacs, et eux de dire à plusieurs reprises: "*Migwete, migwete*, merci, merci."

Je donnai au père trois cigares. De suite il en passa un gracieusement à sa chère moitié. Avant d'être chrétien, aurait-il fait? je ne le crois pas, les femmes étaient tenues en trop grand mépris, et l'égoïsme naturel lui aurait dit de les garder pour lui-même. Je demandai aux deux grandes filles et au jeune garçon de dix ans:

—Fumez-vous?

—*Euh, euh*, répondirent-ils, oui, oui!!

Je présentai à chacun un *telebikinikasote nas-soma*, un tabac roulé, comme ils disent, et tous se mirent à goûter avec délice les douceurs de la fumée délectable. Ils ne voulurent pas rester avec nous en dette de reconnaissance. Ils nous suivirent pendant cinq ou six portages; toute la famille s'attela au bagage, portant qui un coffre, qui un lit, qui un porte-manteau; puis, marchant en canards, l'un derrière l'autre, ils s'engageaient dans le sentier; l'enfant de six ans fermait la marche ayant sur le dos la planche et dessus attaché son petit frère.

(A suivre)

## POUR HERMANCE

"O ma mère! Vous m'avez vaincu!" disait autrefois Coriolan à sa mère. Et moi je dis: Enfin, vous m'avez vaincue, charmante *fée* de ma pensée! Savez-vous, ma douce amie, que vous possédez à un haut degré le pouvoir de fasciner. Vos affectueuses paroles, vos adorables réticences me transportent et m'enivrent comme d'un nectar délicieux.

Vous le dirai-je, aimable Hermance, j'avais décidé, voyant le contraste de mes écrits avec les savantes correspondances des collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ, j'avais résolu, dis-je, de briser ma plume à jamais, cependant, comme par instinct je ne le fis pas tout à fait, car je pressentais qu'un noble cœur, une indulgente amie voudrait peut-être encore faire appel à Marguerita, et je voulais jouir du privilège de lui répondre.

Mais j'étais toute fois loin de penser que c'était au milieu de vos douces rêveries, quand la pensée, fatiguée des choses passagères, erre dans un monde de souvenirs envolés, quand notre cœur a besoin d'un doux mot d'amitié pour le consoler, que vous m'appeliez, avec tous ceux que vous aimez, et là, sous le regard de la douce Vierge Marie, vous me causiez si gracieusement.

O douces évocations! que votre place est bien ici! Que cette belle et tendre sympathie dont vous êtes douée, chère Hermance fait du bien à celle sur laquelle elle se déverse!!!

Oui, vous l'avez dit, nous devrions nous connaître.

Peut-être n'ignorez-vous plus le nom que cache le pseudonyme Marguerita. Moi, je n'ai pas l'avantage d'avoir pu découvrir le vrai nom du cœur dévoué qui se voile si coquettement du nom mélodieux d'Hermance!

A plus tard je l'espère.

Et s'il arrivait que, me connaissant vous ne m'aimiez plus, qu'advierait-il? A la grâce de Dieu!

Bien à vous

MARGUERITA.

## UN BON ARTISTE

A l'œuvre on connaît l'artisan, dit un vieux proverbe très vrai et très juste.

En voyant une photographie faite par M. Henri Larin, vous reconnaissez de suite qu'elle sort des mains d'un véritable artiste.

Encourageons les Canadiens et allons nous faire photographier chez Henri Larin, 18, rue St-Laurent.

# Loterie Nationale!

2689 LOTS

VALANT

## \$50,000

SERONT TIRÉS

### Le 15 JUIN prochain

COUT DU BILLET:

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00  
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

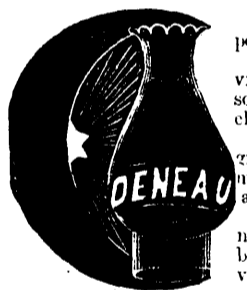
Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,  
Secrétaire.

N<sup>o</sup> 19, RUE SAINT-JACQUES  
MONTREAL

LISEZ ET MEDITEZ!

Un centin épargné est un centin gagné!



Et que faut-il faire pour épargner? Venir voir nos services à diner qui sont à meilleur marché que jamais. Venir voir nos magnifiques sets à limonade et Crème à la glace. Venir voir notre nouvelle Théière Jubilee, la grande nouveauté du jour.

AU MAGASIN CENTRAL DE

## L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

(TÉLÉPHONE 273)

### ARTICLES DE MODE

Nous désirons attirer l'attention de nos pratiques sur le grand étalage varié D'OBJETS DE MODE FRANÇAISE, que nous exhibons pour l'été de 1887, et nous demandons une attention spéciale sur nos importations de BONNETTES FRANÇAISES; de même que celles que nous confectionnons sous la direction d'une dame dont le bon goût et le jugement sont reconnus, ayant le meilleur talent dans cette ligne pour la seconder. Ces marchandises sont très appropriées à la meilleure clientèle de ville.

Chapeaux et Bonnettes garnis et non-garnis.

Lignes complètes de Rubans en Satin et Gros Grain, en couleur de fantaisie et d'étoffe, au plus bas prix. Fleurs Artificielles Françaises. Plumes d'Australie et de Fantaisies. Une visite est sollicitée.

MILLE CHAMPAGNE

No 1648, Rue Ste-Catherine, Montréal

# AVEZ-VOUS LU CECI ?

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

## LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de

Chapeau de soie

Palmier

Pull over

Manila

Feutre

Etc. etc.



Qui sont vendus à des prix excessivement bas

## LORGE & CIE.,

21 - RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL - 21



### GRANDE EXCURSION A TROIS-RIVIERES

Au profit d'une bonne oeuvre

JEUDI, 9 JUIN,

PAR LE VAPEUR TROIS-RIVIERES

Le bateau arrêtera, en allant et revenant, le temps de prendre et laisser les passagers seulement, à St-Sulpice, Lavaltrie, Lanoaie et Sorel. Les excursionnistes auront une heure pour visiter Trois-Rivieres.

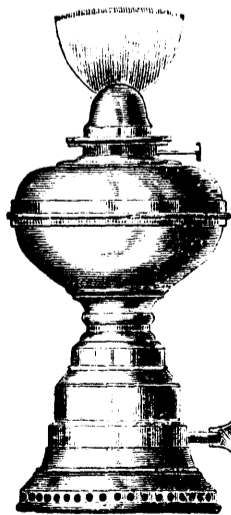
Piano à bord et le corps de musique de l'Union Musicale avec orchestre, accompagneront les excursionnistes. Repas à bord au prix de 35 cents. Départ du quai Jacques Cartier à 8 heures A.M. précises. Prix du billet:

Trois-Rivieres..... \$1.00  
Sorel..... 75  
St-Sulpice, Lavaltrie, Lanoaie 50

Plan des cabines et billets en vente chez Picault & Contant, 1475, rue Notre-Dame.

### LACUNE REMPLIE!

LE BESOIN DU JOUR TROUVÉ



La lampe Wauzer usant l'huile canadienne sans odeur ni fumée. Pas de cheminée ni explosive.

En vente à l'Agence LEVEKT. Garantie pour 5 ans. Vieilles lampes prises en échange.

1585 STE-CATHERINE

Département anglais:

222 St-Jacques

Aussi en vente la Reine des machines à coudre, modes, teintures, etc. etc.

### A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

### INDUSTRIE LAITIERE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

### CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
144, rue St-Laurent.

## 30 DAYS TRIAL




### DR. DYE'S VOLTAIC BELT

(BEFORE - AND - AFTER)

Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.

**TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,**

WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address

**VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.**

MAGASIN PITTORESQUE Paraisant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charton. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

# N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Étoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

### SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Étoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

# N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

### Agents demandés

485) Pépinière Fonthill (acres)  
LA PLUS GRANDE AU CANADA. BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe. Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal.  
J. W. BEALL,  
Gérant de la succursale.

### SAVONS MEDICINAUX

DU

## Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

### Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRÉD LIMOÛES,  
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRE est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.



# Installation complète de la nouvelle Maison

**DUPUIS & LABELLE**

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

**\$25,000 DE MARCHANDISES**

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Étoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prêlarts, etc., etc. Une visite vous convainquera que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

# DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'ÉPARGNE

# OCCASION UNIQUE!

**SOULIERS POUR DAMES**

FAITS A LA MAIN

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —

**N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine**

ANCIEN NUMERO : 895



**RÉCREATIONS DE LA FAMILLE**

No 265.—CHARADE

Quand la brise soulève, en se jouant légère  
Les blonds cheveux soyeux tombant sur son  
Premier,

Dans ce cadre doré, sa figure si chère  
De candeur et d'amour me paraît rayonner.

Boit-elle du chagrin à la coupe livide,  
Ou croit-elle à l'avu d'un amour bien candide ?  
Si l'émotion fait palpiter son Dernier,  
Je l'admire en silence et ne puis le nier.

Et lorsque sur l'Entier le soir elle sommeille,  
Si je l'apercevais dans un songe divin  
Je brûlerais d'amour !... Il faut mieux c'est  
Ne revoir qu'éveillé une beauté pareille !  
IVAN.

**SOLUTIONS :**

No 262.—Le mot est : As-pie.  
No 263.—En 1670.  
No 264.—A N G E  
N O R D  
G R U E  
E D E N

**ONT DEVINÉ :**

Léger Lemelin, Québec ; Mlle N. Lamontagne, Sherbrooke ; Mlle Blanche L., L. U. Renaud, Montréal.

## GUERISON !

Montréal, 5 mai 1887.

M. A. POULIN, gérant,  
Compagnie d'Eau St-Léon.

Monsieur,

Après avoir été, pendant plus de deux ans, toujours accablé de sommeil, de maux de tête et de mauvaise digestion qu'aucun remède n'avait pu guérir, j'ai fait usage de l'Eau de Saint-Léon pendant deux mois, et je suis parfaitement guéri.

Veuillez me croire,  
Votre très humble,  
DAME A. CLOUTIER,  
278, rue St-Jacques, Montréal.

Cette Eau est en vente en gros et en détail par la

**COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON**

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432

MONTRÉAL

**Etablie en 1870.**



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

**HENRI JONAS & Cie**

10-RUE DE BRESOLES-10  
(BALKANS-DESSOIRS) MONTRÉAL

**VICTOR ROY,**

**ARCHITECTE**

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

6417

# "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

**HENRI LARIN,**

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTRÉAL

## Chester's Cure !

Pour la Toux  
L'Asthme Rhumes  
Bronchites Catarrhe  
Enrouements Et, etc.

### LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
" petite boîte..... 50



**HENRY SCHMITH**

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

**GRANDE VENTE**

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Reduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de \*

**ARCAND FRÈRES**

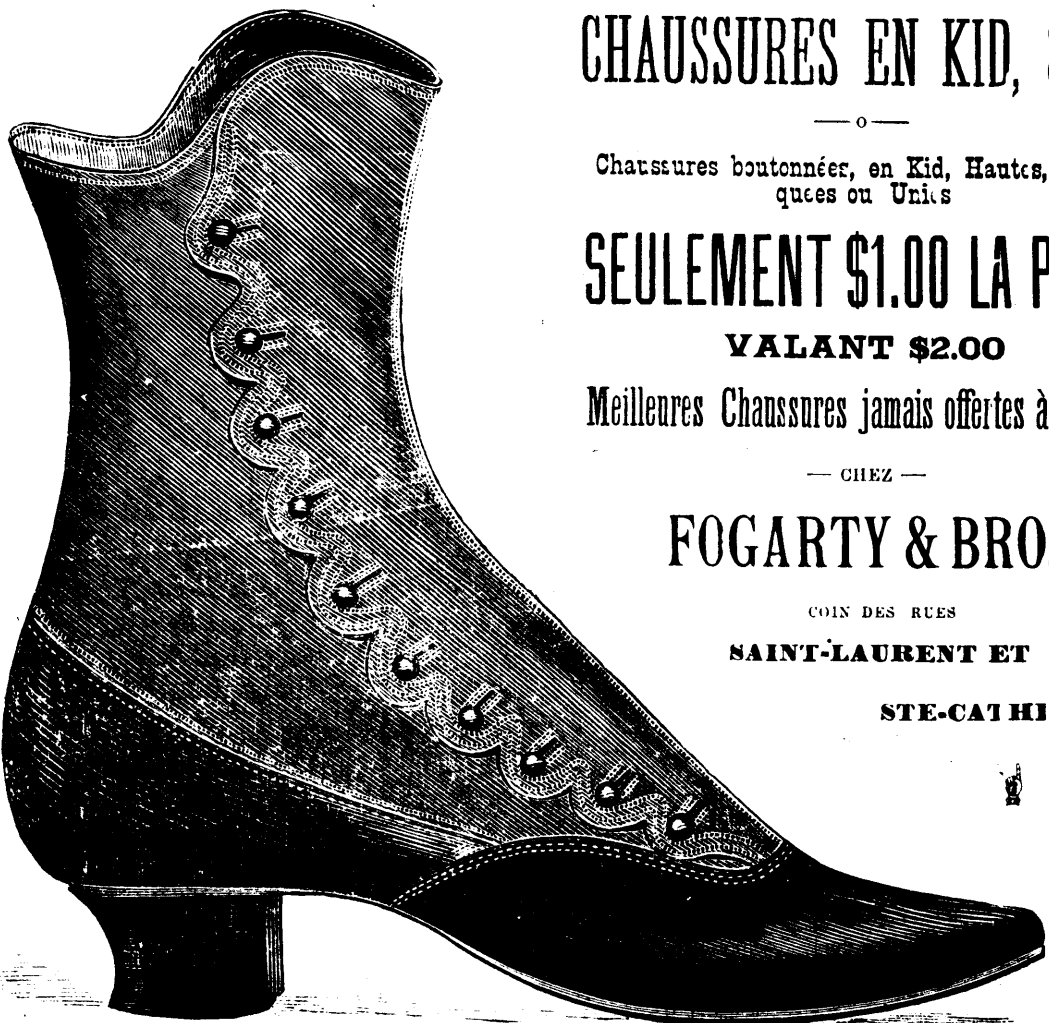
111, RUE ST-LAURENT

**\$100 DE RECOMPENSE**

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRÈRE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros F.éal

Les Chaussures en Kid = \$1.00



## CHAUSSURES EN KID, \$1.00

Chaussures boutonnées, en Kid, Hauts, Reclaquees ou Unis

## SEULEMENT \$1.00 LA PAIRE

VALANT \$2.00

Meilleures Chaussures jamais offertes à ce prix

— CHEZ —

## FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHÉRIQUE

Chaussures en Kid = \$1.00

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 4 juin 1887

## JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

**R**ENÉ Moulin faisait décharger les châssis et les toiles destinés au théâtre improvisé. — "C'est bien ce dont nous sommes convenus, n'est-ce pas?... demanda-t-il au contremaître venu avec la voiture.

—Oui, monsieur, répondit ce dernier. J'ai eu la chance de trouver dans nos magasins un petit décor de nuit dont la toile de fond représente un pont et les rives de la Seine. Comme encadrement des arbres et des réverbères. C'est très pittoresque, mais pas mal lugubre. Ainsi que vous me l'aviez demandé, j'ai fait peindre un fiacre sur un châssis en retour.

—C'est parfait, reprit René, vous allez équiper votre toile de fond derrière le petit rideau du salon, et disposer vos châssis de manière à ce qu'ils puissent remplacer en un instant le décor dans lequel on jouera le vaudeville et celui qui servira de cadre aux tableaux vivants.

—Soyez paisible, monsieur, ça me connaît... J'ai travaillé à la Gaité comme machiniste sous les ordres de Godin, et nous avons monté des féeries un peu plus compliquées que ça. Mais ce soir aurez-vous des hommes pour faire le changement?... Je pourrais vous en envoyer deux dont je réponds.

—Envoyez-les. Ils s'entendront avec les machinistes qui doivent accompagner les artistes des tableaux vivants...

—Comptez sur moi...

Un domestique aborda René en ce moment et lui dit :

—Monsieur Laurent, on apporte une caisse à votre adresse de la part du costumier... En voici la clef.

René mit la clef dans sa poche et donna l'ordre de monter la caisse dans le boudoir servant de foyer.

De ce boudoir on pouvait gagner la cour par un escalier dérobé sans traverser les salons.

On servit à l'heure habituelle le déjeuner de mistress Dick Thorn et de sa fille.

Le mécanicien devenu maître d'hôtel, très occupé depuis le matin, profita de ce moment pour aller retrouver Jean-Jeudi qui l'attendait, comme d'habitude, à l'angle de la rue de Clichy, et qui ne le voyant point venir trouvait le temps effroyablement long. Il maugréait et blasphémait *in petto*, mais fidèle à la consigne il s'immobilisait à son poste.

—Saperlipopette! s'écria-t-il en voyant René, c'est heureux! je commençais à croire que tu ne viendrais pas! Quelle pose, mes enfants!

—C'est vrai. Je pensais bien que vous vous faisiez pas mal de mauvais sang, mais impossible de sortir plus tôt...

—Enfin, te voilà, n'y pensons plus... Avons-nous à causer?

—Oui.

—Alors, filons à la buvette...

Ils s'installèrent, et Jean-Jeudi demanda :

—Où en sommes-nous?

—C'est ce soir que nous frappons le grand coup.

—Alors nous serons fixés cette nuit?  
—Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.  
—Tu as le fameux décor?  
—Je l'ai reçu ce matin...  
—Je t'ai expédié les costumes...  
—Ils viennent d'arriver... A propos, la per-  
ruque et les barbes sont-elles dans la caisse?...  
—Non... C'est moi qui les apporterai ce soir...  
—C'est ça, vous vous présenterez à l'hôtel entre  
dix heures et dix heures et demie, comme garçon  
coiffeur, et vous demanderez M. Laurent.  
—Tenue distinguée, n'est-ce pas? Tout à fait  
l'air d'un *merlan* de la haute?  
—Soyez méconnaissable surtout...  
—As pas peur... Je te défierais de me recon-  
naître si tu ne savais que c'est moi... Mam'selle  
Berthe est prévenue, j'imagine?...  
—Oui, et très au courant de son rôle... Une  
voiture de remise retenue par moi ira la chercher  
à dix heures et demie rue Notre-Dame-des-Champs.  
Le cocher montera chez elle et n'aura que ces  
mots à lui dire : *De la part de M. René Moulin...*



Le sénateur mit sa main glacée dans celle de Claidia en murmurant avec un sourire forcé.—(Page 126, col. 1.)

—Allons, tout va bien... Il me tarde d'être à ce soir, mais, entre nous (ça va t'étonner), j'ai de l'émotion.

—Comment, un vieux dur-à-cuir comme vous!

—Il est sûr et certain qu'en ayant vu de toutes les couleurs, je devrais être blasé! Eh bien! là, vrai, ça me fait quelque chose...

—Auriez-vous peur?

—Jamais de la vie! Ça me remue, voilà tout, ces vieux souvenirs... Il me semble que j'ai vingt ans de moins et que véritablement je vais me retrouver ce soir au pont de Neuilly... Ah ça! dis donc, il m'est venu une idée...

—Laquelle?

—Est-ce qu'il ne serait pas à propos, tandis qu'on se balladera dans la baraque, de rendre une petite visite de simple politesse au secrétaire de mistress Dick Thorn?... J'ai dans ma folle idée

qu'on y trouverait un fort acompte sur ce que nous devons toucher plus tard... Hein? qu'en penses-tu?

René fronça le sourcil.

—Un vol! dit-il avec dégoût.

—Il ne s'agit pas de vol...

—Eh! de quoi donc?

—De palper un acompte... D'ailleurs, aucun danger... Nous tenons la particulière, et tu sais aussi bien que moi qu'elle n'oserait porter plainte.

—Et si mistress Dick Thorn n'était point la femme que vous supposez... On ferait une enquête et nous serions pris... Non! non! pas de vol! L'argent nous viendra d'une autre manière. Jean-Jeudi fit la grimace à son tour.

—Trop de cérémonies, se disait-il à lui-même, on croirait toujours qu'il a des scrupules, ce diable de René! Parole! si je ne le connaissais bien, je le prendrais pour un honnête homme! Je verrai, moi, de quoi il retourne, et, comme je connais les êtres, si l'occasion se présente j'agirai sans permission...

—Nous sommes d'accord sur tous les points, reprit René Moulin; je me salue, j'ai plusieurs courses à faire. A ce soir...

Le pseudo-Laurent quitta la buvette, laissant sur le seuil Jean-Jeudi fort songeur.

Une idée de défiance commençait à germer dans le cerveau du vieux bandit.

Il se demandait pourquoi son collaborateur se montrait si méticuleux, s'opposait aux effractions, et renvoyait à leurs propriétaires les billets de banque trouvés dans les portefeuilles.

Pour lui, voleur de profession, les affaires étaient les affaires.

On pouvait pénétrer chez mistress Dick Thorn et, qu'elle fût ou qu'elle ne fût pas la femme du pont de Neuilly, sortir de chez elle les mains pleines, sans le moindre péril pour René Moulin que personne ne songerait à chercher sous la personnalité nullement suspecte de Laurent, le maître d'hôtel.

Pourquoi donc tant de barricades, quand avec un peu de bon vouloir les choses iraient sur des roulettes?

Jean-Jeudi concluaît ainsi :

—Comment, l'opération peut rapporter pas mal de billets de mille, et on ne la ferait pas! ça serait trop bête!... Si ça te déplaît, mon bonhomme, tu sais que je m'en moque comme de Colin-Tampon!... Je travaillerai pour moi tout seul, ce qui fera ma part plus grosse! Je veux des fakiots garatés, et, nom d'une pipe, je les aurai!

Jean-Jeudi, s'absorbant

dans son monologue, avait remonté la rue d'Amsterdam distraitemment et s'était engagé sans le savoir dans la rue de Berlin.

Il fit halte devant une maison en construction pour rouler et allumer une cigarette.

En ce moment un fiacre s'arrêtait à dix pas de lui.

Ses yeux se tournèrent d'une façon toute machinale vers ce fiacre, d'où descendait un homme à cheveux gris, simplement mais correctement vêtu.

Jean-Jeudi, à la vue de cet homme, fit un tel haut-le-corps qu'il laissa tomber sa cigarette, puis resta cloué sur place, bouche béante et le front mouillé de sueur.

Le voyageur, debout à côté du fiacre, parlait au cocher.

—Tonnerre de tonnerre! murmura Jean-Jeudi

au bout d'une ou deux secondes, je ne me trompe pas!! Ce n'est point une illusion!... Ce particulier, malgré ses cheveux gris, ressemble trait pour trait à l'individu du pont de Neuilly... Si je ne me trompe pas, si c'est bien lui, je peux me vanter d'avoir de la veine!...

L'homme, quittant la voiture, remontait la rue de Berlin.

Jean-Jeudi le suivit de près.

Le ciel, après s'être momentanément éclairci, était redevenu très sombre et la pluie recommençait à tomber fine et froide.

L'inconnu marchait toujours.

Arrivé en face de l'hôtel de mistress Dick Thorn, il s'arrêta.

—Il va chez l'Anglaise! se dit le voleur émérite en faisant halte à son tour. Ils se connaissent. Donc, si c'est ELLE, ce doit être LUI! Je les tiens! Ah! si je pouvais prévenir René!... Aux aguets dans quelque coin, il entendrait des choses curieuses.

Le visiteur tira le bouton de la sonnette.

La porte s'ouvrit, il entra.

—Que désirez monsieur? lui demanda un valet.

—Voir mistress Dick Thorn.

—Madame ayant du monde ce soir n'est pas visible ce matin.

—Il est indispensable que je lui parle.

—Monsieur, ma consigne est absolue.

—Je comprends cela, mais cette consigne ne saurait vous empêcher de mettre dans votre poche ce billet de cent francs et de porter ma carte à votre maîtresse.

Le valet prit le billet de banque et la carte, salua et répondit :

—Je vais obéir à monsieur, mais j'ai grand'peur que ce ne soit inutile... Madame est très fatiguée, très occupée, et ne veut voir absolument personne.

—Elle fera une exception en ma faveur...

—J'en doute...

—Et moi, j'en suis sûr... Il suffira de lui dire que j'insiste pour être reçu et que j'arrive de Brunoy...

—De Brunoy? répéta le valet.

—Oui... Allez...

#### LVIII

Mistress Dick Thorn achevait son repas du matin lorsque le domestique, fort inquiet du résultat de sa démarche, ouvrit la porte de la salle à manger.

—Que voulez-vous, François? lui demanda Claudia.

—Je prie madame de me pardonner si je transgresse ses ordres; mais j'ai cru devoir prévenir madame qu'un visiteur se présente et sollicite une audience...

—Vous savez que je ne reçois pas...

—C'est ce que j'ai dit...

—Eh bien?

—Ce visiteur insiste et ne veut pas attendre raison... Il m'a remis sa carte...

Claudia jeta les yeux sur un morceau de papier porcelaine portant écrit à la main ce nom : *Frédéric Bérard*.

—Je ne connais pas... dit-elle avec impatience. Congédiez l'importun.

—Il refuse de s'en aller...

—Qu'on le mette à la porte.

—Ce monsieur, car c'est un monsieur très comme il faut, m'a bien recommandé de dire à madame qu'il arrivait de Brunoy...

L'effet produit par ces mots fut instantané.

Mistress Dick Thorn tressaillit et devint très pâle.

La phrase, si simple en apparence, prononcée par le valet, ravivait sous ses yeux tout un passé sinistre, éveillant dans son âme une poignante angoisse.

A coup sûr, l'étrange visiteur possédait un secret qu'elle croyait ignoré du monde entier.

Qui donc était cet homme s'imposant ainsi à elle et forçant littéralement sa porte à l'aide du mystérieux *Sésame* auquel il fallait obéir.

Claudia quitta son siège et dit, en jouant de son mieux l'indifférence :

—Introduisez ce monsieur Bérard dans le petit salon... je l'y rejoindrai tout à l'heure...

—Bien, madame...

Le valet sortit, fort satisfait de s'en tirer sans

réprimande, et encore plus étonné de l'influence cabalistique du nom de Brunoy.

La blonde Olivia avait écouté la conversation qui précède.

—Mère chérie, demanda-t-elle quand François se fut retiré, devines-tu quel est ce visiteur qui tient si fort à te voir?

—Pas précisément, mais je suppose qu'il vient solliciter une invitation en se recommandant d'une personne que j'ai connue jadis à Brunoy... Je vais d'ailleurs savoir à quoi m'en tenir... Attendez-moi là, ma mignonne...

François avait installé M. de la Tour-Vaudieu dans le petit boudoir de Claudia, où nous avons vu Jean-Jeudi se cacher sous un meuble au début de ce récit.

Au moment de se trouver en présence de l'ancienne complice dont il n'avait pas entendu parler depuis tant d'années, le sénateur éprouva une violente émotion.

L'entrevue serait orageuse, il n'en doutait guère et, quoique bien résolu à ne point se laisser vaincre, il s'efforçait des proportions que pouvait prendre la lutte.

Faisant appel à toute son énergie, il dissimula son trouble intérieur sous un masque invisible, et, calme en apparence, il attendit, les yeux attachés sur le portrait de Claudia faisant face à celui de feu Dick Thorn.

Il tournait presque le dos à la porte restée entrouverte.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Le bruit d'un pas léger sur la moquette du tapis, et le frou-frou d'une robe de soie, arrivèrent jusqu'à son oreille.

Sans faire un mouvement il parut s'absorber plus que jamais dans la contemplation du portrait.

La porte s'ouvrit tout à fait, puis se referma.

Le duc était pâle comme un mort.

Claudia venait d'entrer.

Elle fit quelques pas vers ce visiteur immobile dont elle ne pouvait voir le visage et lui dit :

—C'est vous, monsieur, qui avez insisté pour être reçu?

Georges en entendant la voix de Claudia, reprit tout son empire sur lui-même et se retourna.

Mistress Dick Thorn le reconnut du premier coup d'œil.

A cette apparition inattendue un frisson nerveux la secoua de la nuque aux talons.

Elle balbutia :

—Vous!... c'est vous!... j'aurais dû le deviner.

Le sénateur répondit en s'inclinant.

—Oui, chère madame, c'est parfaitement moi...

—Mais pourquoi ce faux nom sous lequel vous vous êtes présenté?...

—Pour la raison du monde la plus simple... J'ai reçu la gracieuse invitation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser... Comptant sur moi ce soir à votre fête, peut-être ne m'auriez-vous pas reçu ce matin. Or, je tenais à vous voir sans retard, et même à vous surprendre...

—Me surprendre? répéta Claudia. Dans quel but?

—Dans le but de vous éviter de compromettantes démarches et d'inutiles mensonges... Nous voici réunis; permettez-moi de m'asseoir; causons comme de vieux amis, que nous serons si vous le voulez bien, et dites-moi ce que vous avez à m'apprendre relativement au mariage de mon fils... Je suis prêt à vous écouter, avec beaucoup de curiosité et infiniment d'intérêt...

Et le duc, de l'air le plus calme, s'installa dans un fauteuil et prit la pose d'un homme attentif.

Pour tout autre que pour elle Georges aurait été méconnaissable peut-être, tant les années, en s'écoulant, avaient marqué d'une rude empreinte ce visage sillonné de rides, ces yeux ternis.

Mais, malgré cette décrépitude que nous pouvons appeler précoce, (le sénateur n'ayant pas soixante ans), le cachet de la grande race s'imprimait plus que jamais sur ces traits dévastés.

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu, dix fois millionnaire, ne ressemblait guère au marquis perdu de dettes et vivant d'expédients et de rapines, mais pour Claudia c'était toujours le même homme.

—Ainsi, Georges, murmura-t-elle au bout de quelques secondes, c'est tout ce que vous trou-

vez à me dire après une si longue séparation?

—Cette séparation, chère madame, avait été de part et d'autre librement consentie, ce me semble... Je ne songeais plus à vous, j'ai la franchise d'en convenir, et je suppose que, de votre côté, vous m'aviez oublié...

—Je n'oublie rien! jamais rien...

—Vous avez tort!... Une mémoire trop fidèle est souvent dangereuse...

—Croyez-vous, monsieur le duc?

—J'en ai la certitude absolue, et je souhaite qu'un jour ne vienne pas où vous en aurez la preuve.

Claudia releva la tête, regarda Georges bien en face, dans le blanc des yeux, comme on dit vulgairement, et répliqua d'une voix lente et basse :

—Prenez garde! Il existe entre nous un malentendu au sujet duquel je trouve à propos de vous éclairer... Je ne suis plus aujourd'hui Claudia Varni la déclassée. Les menaces que vous adresseriez à Claudia n'atteindraient point mistress Dick Thorn, veuve d'un gentleman dont toute l'Angleterre attesterait au besoin l'honorabilité... Mistress Dick Thorn a des amis nombreux et puissants dont la protection serait efficace si l'on osait s'attaquer à elle. Sachez bien ceci, monsieur le duc, je ne dépends de qui que ce soit... Je ne crains rien... Je ne crains personne... Certains gens, très haut placés, n'en pourraient pas dire autant...

Le sens de ces dernières paroles ne pouvait échapper à Georges.

Il les comprit, mais il ne les releva point.

—Si quelqu'un songeait à vous attaquer, chère madame, reprit-il, assurément ce ne serait pas moi!... Vous me blesseriez, je vous le jure, en me traitant comme un ennemi... Je suis défiant, soit, (et je crois en avoir le droit), mais non hostile... Vous m'invitez à venir chez vous. J'ai devancé l'heure... Est-ce un crime?... Les quelques mots ajoutés à votre lettre ont piqué ma curiosité... J'ai hâte de recevoir les communications promises au sujet de mon fils, et je vous prie de vous expliquer...

—Ma curiosité doit avoir le pas sur la vôtre... répondit la belle veuve. Comment avez-vous su que mistress Dick Thorn n'était autre que Claudia Varni?

—J'ai fait prendre des renseignements.

—La police?... murmura-t-elle.

—En aucune façon... On s'est présenté de ma part à l'ambassade d'Angleterre, au bureau du visa des passeports, et l'on a questionné de manière à ne vous compromettre en rien...

—Et quand vous avez eu la certitude de mon identité, c'est la curiosité seule qui vous a conduit chez moi?

—Assurément... Pouvais-je avoir un autre mobile?...

Claudia sourit avec amertume.

—Ceci, monsieur le duc, est peu flatteur pour mon amour-propre... dit-elle.

—Eh! chère madame, répliqua le sénateur, après une séparation si longue, et quand mes cheveux ont blanchi, le marivaudage et les fadeurs ne sont plus de mise. La franchise seule doit régner entre nous...

—Dût cette franchise être brutale et blessante, n'est-ce pas? acheva mistress Dick Thorn. Ainsi donc, ajouta-elle d'un ton presque farouche, vous ne devinez rien? vous ne redoutez rien?...

—Absolument rien, répondit Georges avec une assurance que démentait l'imperceptible tremblement de la voix; je sollicite l'explication que j'ai le droit d'attendre de vous, voilà tout.

—Peut-être cette explication sera-t-elle un peu longue...

—Ne pourriez-vous l'abréger?

—Impossible...

—Alors, chère madame... prenez votre temps. Le mien est à votre disposition...

Et le sénateur, se renversant dans son fauteuil, parut redoubler d'attention.

#### LIV

—Dois-je remonter aux débuts de notre liaison? commença Claudia.

—C'est inutile... interrompit le duc.

—Je passerai donc sur les premières années

J'irai droit au dénouement... Pour arriver à moi tout à l'heure, vous vous êtes servi du nom de BRUNOY...

—C'était l'unique moyen de forcer la consigne.

—Et vous n'avez pas frissonné en songeant aux souvenirs qu'évoquait ce nom ? Vous ne vous êtes pas dit qu'à cette époque lointaine, perdu de dettes, misérable, sans ressources d'aucune sorte, vivant d'expédients et de rapines, menacé chaque jour d'un déshonneur public, vous n'aviez d'espoir qu'en moi ? Vous avez oublié qu'alors je travaillais dans l'ombre à vous donner le titre de duc, à mettre entre vos mains une fortune énorme... et que j'ai réussi...

—Vous m'avez été fort utile, j'en conviens, et je crois vous en avoir témoigné ma reconnaissance.

—En me jetant comme une aumône quelques centaines de mille francs, à la condition que je quitterais la France!... répliqua la belle veuve avec un rire moqueur. Ce n'est pas là ce que j'attendais et, dans un premier moment de juste colère, j'eus l'idée, je l'avoue, de vous dénoncer à mes risques et périls. C'était la réclusion ou l'échafaud pour tous deux... le courage me manqua. Je tenais à la vie et à la liberté... J'eus la lâcheté de vous obéir et de m'expatrier... Une position inattendue et inespérée m'industriait en Angleterre... J'épousai un riche industriel qui m'adorait... Pendant quelques années je fus heureuse et je vous oubliai... La ruine arriva... Mon mari mourut en me laissant à peu près dans la misère. Je me dis alors que vous possédiez des millions, grâce à moi, et que j'avais le droit de réclamer ma part d'une richesse que vous me devez...

—J'attendais cette conclusion, répliqua M. de la Tour-Vaudieu sans se départir de son sang-froid. Il m'avait été facile de comprendre que les quelques mots écrits au-dessous de votre invitation étaient un moyen de piquer ma curiosité et de m'attirer chez vous... Vos projets sont percés à jour... Vous comptez évoquer devant moi le spectre du passé pour me dominer par l'épouvante et m'exploiter à votre fantaisie... C'est une spéculation qui s'appelle le chantage... Je doute qu'elle réussisse avec moi... Vous avez été ma complice, ou pour mieux dire un agent subalterne agissant pour mon compte, avec une habileté que je reconnais et que j'ai payée cent mille écus... C'est un chiffre fort rond... Jean-Jeudi, dont vous ne pouvez avoir oublié le nom, n'a touché que quelques louis, et vous l'avez empoisonné pour être sûr de son silence. Quittez votre attitude agressive qui ne saurait m'émuovoir un instant, et caissons comme de vieilles connaissances... Je me révolte contre toute exigence, mais je ne refuse pas de vous venir en aide... Que me demandez-vous ?

—La moitié de votre fortune... répliqua carrément mistress Dick Thorn.

Georges sourit en haussant les épaules.

—C'est le moyen de ne rien obtenir... dit-il.

—J'ai le droit d'exiger...

—Non, ma chère, puisque vous n'avez pas le droit de menacer, ou du moins que vos menaces n'ont aucune portée sérieuse... Nous avons commis un crime autrefois, mais nous ne devons rien à la justice... Un autre a payé pour nous... Paul Leroyer, déclaré coupable de l'assassinat du médecin de Brunoy, est mort sur l'échafaud...

—Et vous vivez, vous, monsieur le duc, heureux et riche!...

—Et je vis... répéta Georges, et, quoi qu'il arrive, la loi ne pourrait me frapper, non plus que vous d'ailleurs, car il y a prescription.

—Je le sais... reprit Claudia ; mais, en divulguant le passé, on peut vous atteindre sinon dans votre vie et votre liberté, du moins dans votre considération, dans votre honneur!... On peut couvrir d'une boue sanglante le nom de la Tour-Vaudieu!...

Le sénateur haussa de nouveau les épaules et répliqua :

—Cette boue sanglante rejaillirait sur vous...

—Que m'importe ? Qu'ai-je à ménager ?

—Et sur votre fille, car vous avez une fille... acheva le duc.

Claudia répondit froidement :

—Eh bien ! si je ne puis me venger sans flétrir le nom de ma fille, d'autres pourront, conseillés par moi et me laissant dans l'ombre, réclamer hautement la réparation d'une effroyable erreur judiciaire...

—La famille de Paul Leroyer?... fit Georges avec un ricanement sinistre. Elle n'existe plus... Si telle est l'arme dont vous comptez vous servir contre moi, cette arme est brisée, ma chère.

Le duc étudiait la physionomie de mistress Dick Thorn.

En voyant s'y peindre une surprise qui n'était point jouer, il reprit :

—Mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes impuissante, mais ceci doit vous importer peu, puisque j'accorderai volontier à vos prières ce que je refuserais à toute tentative d'intimidation. Vous désirez sortir de la gêne, car le luxe qui vous entoure, je le comprends, est un luxe menteur, une sorte de trompe-l'œil... Vous semez aujourd'hui vos derniers louis pour attirer des papillons brillants autour de la jolie fleur qui se nomme Olivia Dick Thorn... Vous désirez pour votre fille un mari largement doté... C'est d'une bonne mère et je vous approuve, mais ce mari peut ne pas se présenter tout de suite... Il faut être en mesure d'attendre sans cesser de jeter de la poudre aux yeux du public ébloui... Je fournirai la poudre et nous resterons bons amis... Encore une fois, combien vous faut-il?...

—Je vous l'ai déjà dit, la moitié de votre fortune... répliqua Claudia.

M. de la Tour-Vaudieu se leva.

—Puisque décidément vous êtes folle, s'écria-t-il, je ne prolongerai point un entretien désormais sans but. Adieu, ma chère...

—Restez, monsieur le duc ! fit Claudia d'un ton impérieux. Je ne suis pas folle, vous ne le comprendrez que trop, et le moment est venu de vous expliquer les quelques mots ajoutés à ma lettre d'invitation.

—Au sujet de mon fils ? demanda Georges.

—Au sujet de votre fils adoptif.

—Adoptif, soit, mais qui n'est pas moins marquis de la Tour-Vaudieu, et qui sera duc après moi... A quel propos lui faites-vous l'honneur de vous occuper de lui ?

—Vous ne le devinez pas?...

—Non, en vérité...

—Je vais donc vous l'apprendre... Votre fils Henry doit épouser Mlle Isabeau de Lilliers.

—Tout Paris sait cela.

—Ce mariage vous convient ?

—Absolument.

—Je le regrette !

—Pourquoi ?

—Parce qu'il faut le rompre dès aujourd'hui. Ce fut au tour de Georges de regarder mistress Dick Thorn avec stupeur.

—Il est positif, se disait-il, qu'elle a perdu la tête.

Claudia lut dans les yeux du sénateur ce qui se passait dans son esprit et répliqua :

—Je vous répète que j'ai toute ma raison... C'est sérieusement que je vous engage à rompre le mariage dont il s'agit.

—Mais à quel propos, grand Dieu ?

—J'ai d'autres projets...

—Vous!...

—Oui, moi... Annoncez donc à votre fils, dans le plus bref délai, que sa fiancée ne se nomme plus Isabeau de Lilliers, mais Olivia Dick Thorn.

—Votre fille!!!

—Ma fille...

Le duc se mit à rire.

—Et vous avez pensé que j'obéirais ? demanda-t-il...

—Je l'ai pensé... Je le pense encore... Ce mariage, voilà le prix que je mets à mon silence.

—Eh ! que m'importe votre silence ?

—Il vous importe beaucoup, monsieur le duc.

—En vérité !

—Vous allez voir : Claudia Varni dans ses heures de loisir, a écrit une sorte d'autobiographie, ou de mémoires, si vous voulez... les souvenirs de sa vie... Il est une période de mon existence à laquelle vous êtes étroitement mêlé et vous savez de quelle façon... Claudia raconte tout, jour par jour et pour ainsi dire heure par heure... elle n'a rien omis... Je vous assure que c'est très curieux... Si vous ne consentez point à ce que ma fille devienne marquise de la Tour-Vaudieu, deux copies de ces mémoires seront envoyées, l'une à M. le comte de Lilliers, l'autre à votre fils adoptif. Ils apprécieront...

—Vous vous trompez, répondit Georges, ils ne

liront pas vingt pages d'un fatras qu'ils prendront pour l'œuvre indigeste d'un bas-bleu en veine de chantage... La calomnie ne m'atteindra pas ! Croyez-moi, ma chère, renoncez à la lutte si vous n'avez que cette machine de guerre.

—J'en ai une autre.

—De même valeur ?

—Jugez-en : Vous avez hérité de votre frère en le faisant assassiner dans un prétendu duel par Giuseppe Corticelli, le spadassin italien...

—Mensonge !

—A quoi bon nier ?... J'en ai la preuve.

—Il n'en existe pas...

—Croyez-vous ? J'ai fait signer à Corticelli un reçu motivé en lui payant d'avance le joli coup d'épée qu'il devait fournir au duc Sigismond de la Tour-Vaudieu dans une clairière du bois de Vincennes, et ce reçu existe... il y a prescription pour ce crime, allez-vous dire... Prescription pour ce crime, oui, mais pas pour l'héritage.

—L'héritage ? répéta Georges devenu pâle et haletant.

—Cela commence donc à vous intéresser?... C'est naturel puisqu'il s'agit d'argent et que l'argent est votre unique dieu ! Eh bien ! vous étiez héritier, mais à la condition seulement que votre frère n'aurait point testé...

—On n'a pas trouvé de testament, vous le savez bien...

—On n'en a pas trouvé parce que je m'étais introduite, déguisée en homme, dans la maison du médecin de Brunoy, pour m'emparer de cet écrit...

—Et il est dans vos mains ? demanda le duc d'une voix mal affirmée.

—Il est dans mes mains... répondit Claudia.

## LX

La sueur perlait sur les tempes de M. de la Tour-Vaudieu.

Il tremblait de tous ses membres.

Mistress Dick Thorn poursuivait :

—Le testament de Sigismond instituait légataire universel son fils, né d'Esther Derieux, sa femme légitime...

—L'enfant est mort, murmura Georges.

—Soit, mais la mère est vivante... Je lui dont n'rai l'acte qui vous déshérite et, forte de cet acte, elle viendra vous demander ce que vous avez fait de son fils et d'une fortune dont la jouissance lui appartient...

—Esther Derieux est folle, répliqua le sénateur, et qui sait si elle n'est pas morte à cette heure...

—Esther Derieux est vivante, je vous le répète : je sais où elle est... Elle peut guérir, j'en ai la certitude absolue... Et, dans le cas où elle ne recouvrerait pas la raison, la justice lui nommerait un curateur dont le droit et le devoir seraient de vous poursuivre devant les tribunaux et de vous faire rendre gorge.

—Vous me jurez que le testament de mon frère existe ? balbutia Georges.

—Je vous le jure...

—Voulez-vous me le montrer?...

Claudia secoua la tête en souriant.

—Non... dit-elle ensuite, je me défie, et certes je vous défie de vous en étonner... Tant pis pour vous si vous ne me croyez pas sur parole... Ce testament est en lieu sûr et hors de ma maison... On chercherait vainement à s'en emparer par la force ou par la ruse... il réparaitra pour votre ruine, si vous me poussez à bout, ou il vous sera remis le jour où votre fils Henry sera le mari de ma fille... Voilà mon ultimatum...

Le duc était anéanti.

Il se sentait acculé dans une impasse d'où ses pressentiments lui disaient qu'il ne sortirait pas.

Mistress Dick Thorn prétendait savoir où se trouvait Esther Derieux, et peut-être le savait-elle en effet...

Elle affirmait que la folle pouvait guérir...

Georges sentait planer un effroyable danger sur sa tête au moment où il avait cru qu'il pourrait enfin respirer...

Berthe Leroyer allait disparaître sans le délivrer de ses terreurs, puisque Claudia pouvait le perdre et n'hésiterait point à le faire...

Quel parti prendre ?

La résistance conduisait à l'abîme.

Pour avoir une chance de salut il fallait courber la tête, obéir comme autrefois, accepter docilement toutes les conditions qu'elle jugerait à propos de lui imposer...

Georges comprenait cela et s'avouait vaincu.

Il essaya néanmoins de gagner du temps. Il voulait, avant tout, voir Thérèse et lui demander conseil.

Claudia lisait sur le visage du vieillard l'effarement de son âme et le désarroi de sa pensée.

—J'irai jusqu'au bout, monsieur le duc, lui dit-elle pour frapper le dernier coup; si vous n'acceptez pas ce que je vous propose, rien ne m'arrêtera... Je vous perdrai, et j'aurai du moins la vengeance... Que décidez-vous?

M. de la Tour-Vaudieu fit sur lui-même un violent effort et parvint à conquérir un calme relatif.

—Ce que vous me demandez ne dépend pas de moi seul, puisque mon fils se trouve en cause. Vous comprenez cela?... dit-il d'une voix sourde et comme brisée.

—Je comprends cela...

—J'ai besoin de voir Henry, de causer avec lui, de motiver tant bien que mal à ses yeux des projets nouveaux... Je demande jusqu'à demain pour vous répondre...

—C'est-à-dire pour chercher des armes contre moi... fit Claudia avec amertume.

—Je n'ai aucune arrière-pensée de ce genre, je vous en donne ma parole...

—Peu m'importe, d'ailleurs; je suis invulnérable... Je vous accorde jusqu'à demain... A quelle heure votre réponse?...

—A midi.

—C'est bien... Je vous attendrai à midi... Soyez exact... Autre chose à présent, monsieur le duc.

—Quoi? demanda Georges.

—Soyez sans inquiétude... il s'agit d'une bagatelle... J'ai besoin de cent mille francs...

—Aujourd'hui?

—Oui.

—Eh bien! envoyez quelqu'un, dans deux heures, rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel, numéro \*\*\*... En échange d'un mot de vous on remettra à votre émissaire une lettre contenant un chèque de cent mille francs à vue sur mon banquier...

—On sera dans deux heures rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel... Qui demandera-t-on?

—M. Frédéric Bérard... C'est un homme chargé de mes affaires...

—Et dont vous avez pris le nom pour venir me voir...

Georges fit un signe affirmatif.

—Croyez-moi, monsieur le duc, reprit Claudia, restons ou plutôt redevenons amis... Unissons-nous de nouveau par nos enfants... Ils sont dignes l'un de l'autre, et je vous affirme qu'Olivia n'a rien de sa mère... C'est un ange... L'union de votre fils et de ma fille sera pour nous le gage de l'oubli du passé... Voulez-vous me donner la main en signe de réconciliation?...

Le sénateur mit sa main glacée dans celle de Claudia en murmurant avec un sourire forcé:

—Réconciliation... oubli... pourquoi non?... A demain, ma chère...

—A demain, mon vieil ami.

Et Claudia reconduisit le duc jusqu'au bas de l'escalier.

—Allons, se dit-elle en remontant, je le tiens! Olivia sera un jour ce que je n'ai pu être, duchesse de la Tour-Vaudieu! Un beau titre, un grand nom... Je me contenterai, moi, de devenir millionnaire...

L'entretien avec Georges s'étant prolongé beaucoup, Olivia n'était plus dans la salle à manger.

Claudia, rentrée chez elle, sonna sa femme de chambre et lui donna l'ordre de préparer une toilette très simple et de couleur sombre.

Elle pensait:

—J'irai moi-même rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel... Je veux savoir ce qu'est ce Frédéric Bérard, cet homme de confiance sous le nom duquel se cachait le duc... En outre, il me sera particulièrement agréable d'aller sans retard encaisser le montant du chèque... Cent mille francs sont bons à palper.

En sortant de l'hôtel de mistress Dick Thorn, Georges de la Tour-Vaudieu avait le visage et la démarche d'un homme ivre.

Ses jambes le soutenaient à peine. Il chancelait à chaque pas.

Un coup si rude et si complètement inattendu l'avait anéanti. Un désordre absolu régnait dans ses idées.

Le fiacre pris à l'heure l'attendait au coin de la rue de Berlin.

Il y monta et dit au cocher de le conduire rue du Pont-Louis-Philippe.

La voiture roula.

Jean-Jeudi n'avait pas quitté son poste d'observation, en face du logis de Claudia, guettant l'homme dont la prodigieuse ressemblance avec l'inconnu du pont de Neuilly l'avait si vivement frappé.

Lorsque le duc reparut au bout de plus d'une heure, il le suivit à distance, le vit remonter dans son fiacre et, au lieu de s'essouffler en luttant à la course contre le trot saccadé des haridelles poussives, il se cramponna paisiblement aux ressorts de derrière du véhicule, dans une position fort incommode mais point dangereuse.

La voiture fit halte rue du Pont-Louis-Philippe, devant la maison de Thérèse.

M. de la Tour-Vaudieu descendit et entra.

Jean-Jeudi était déjà debout, tournant le dos au voyageur, allumant une cigarette et se disant:

—Il n'a pas payé son cocher, donc ce n'est point ici qu'il demeure! Nom d'un petit bonhomme!... Je saurai où perche ce gaillard-là et comment il s'appelle!... Il est impossible que je me trompe, sachant surtout qu'il fréquente l'Anglaise de la rue de Berlin... C'est bien lui! J'en aurai la preuve...

Au bout d'un instant, le duc revint et reprit sa place dans la voiture.

Jean-Jeudi se réinstalla sur l'arrière-train.

Rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel le fiacre fit halte de nouveau et, cette fois, le voyageur paya son cocher avant de franchir le seuil de la vieille et sombre demeure que nous connaissons.

Jean-Jeudi s'approcha de l'automédon.

—Eh! mon vieux camarade, lui dit-il, peut-on vous demander un petit renseignement, sans indiscretion?...

—Ça dépend... fit le cocher d'un ton raide.

—Soyez paisible, je ne veux point vous emprunter cent sous... Je vous offre au contraire un petit verre sur le zinc, chez le mastroquet du coin, si le cœur vous en dit...

—Je ne bois pas...

—Eh bien! alors, vous pouvez vous vanter d'être une fameuse exception dans le métier, vous, mon brave...

—Voyons, ne blaguez pas tant... Qu'est-ce que vous voulez?

—Savoir si le client que vous venez de roulotter jusqu'ici est une de vos pratiques habituelles.

—Qu'est-ce que ça peut vous faire?

—J'ai besoin de connaître son nom...

—Allez le lui demander...

Et le cocher fouetta son cheval qui partit au grand trot, laissant Jean-Jeudi tout ébahi sur le trottoir.

—Pas commode! murmura le voleur émerite en regardant filer la voiture. Ni buveur, ni causeur, quel drôle de cocher de fiacre!... Il faut pourtant que je découvre quelque chose...

Et il franchit à son tour le seuil de l'allée noire où le duc Georges de la Tour-Vaudieu avait disparu.

## LXI

La concierge, assise près de la porte de sa loge, arrêta Jean-Jeudi au passage par ces mots:

—Où allez-vous, s'il vous plaît?

Le voleur émerite salua poliment, appela sur ses lèvres minces son plus gracieux sourire, et répliqua:

—Je voulais vous prier, madame, de vouloir bien m'apprendre si la personne qui vient d'entrer tout à l'heure demeure dans cet immeuble?

—Quelle personne?

—Un monsieur qui n'est plus jeune, bien couvert, tout à fait grand genre, et qui est arrivé en fiacre...

La concierge examinait Jean-Jeudi avec attention et, lui trouvant une mine un peu plus que médiocre, questionna au lieu de répondre.

—Pourquoi donc que vous me demandez ça? fit-elle.

Le vieux bandit hésita.

Fournir une bonne raison était difficile.

Il hasarda ce mensonge:

—C'est qu'il a donné une pièce de dix francs au cocher, qui est un brave homme de mes amis, m'envoie la lui restituer...

—Vous l'avez?

—Certainement.

Jean-Jeudi exhiba des profondeurs de sa poche une pièce d'or.

—Faites un peu voir...

—Voilà... Comment s'appelle le monsieur?...

La concierge tenait la pièce.

—Pas besoin de savoir son nom pour lui rendre son argent... répondit-elle. Je me charge de la commission, et, si c'est pour une récompense, voici dix sous, je les retiendrai à la personne.

Jean-Jeudi n'osa ni réclamer, ni questionner de nouveau, dans la crainte de se rendre suspect.

Il prit les dix sous en faisant la grimace et se retira.

—Saperlipopette! se disait-il en s'éloignant, je suis retait de neuf francs cinquante et j'ignore le nom du particulier. Seulement je sais qu'il demeure là... c'est le principal... Il est resté rue de Berlin pendant plus d'une heure... René Moulin est un débrouillard... Je le mettrai ce soir au courant de la chose et il sera plus malin que moi...

\*.\*

Dubief et Terremonde avaient quitté Thérèse à la barrière Monparnasse pour aller se mettre en quête d'un costume de cocher.

Ils trouvèrent au Temple une longue redingote noisette à boutons de cuivre décorés et un chapeau de toile cirée. Dubief explora les magasins de la Rotonde et, se disant comédien de province, acheta une perruque rousse et une paire de longs favoris.

Le tout fut enveloppé soigneusement dans un mouchoir, puis les deux misérables se firent servir une bouteille de chablis chez un marchand de vin de la rue du Temple.

—Ayez la complaisance de garder ce paquet qui nous embarrasse, dit Dubief en payant, nous viendrons le chercher ce soir...

—Où allons-nous présentement? demanda Terremonde en sortant de la boutique.

—Au chemin de fer de Lyon.

—Tu connais quelqu'un par là?

—Non, mais je veux savoir à quelle heure après minuit part le premier train pour la Suisse.

—C'est donc décidément le Mont-Blanc que nous irons visiter?

—Ya; mein Herr...

Au bureau des renseignements ils apprirent que le premier train du P.-L.-M., bifurquant à Mâcon vers la Suisse, quittait Paris seulement à six heures trente minutes du matin.

—Trop tard! murmura Terremonde, il faudrait filer plus tôt...

—Il y a un moyen...

—Lequel?

—Prendre à minuit quaranté le train qui nous conduirait à Fontainebleau, où nous attendrions, en flânant, le train du matin...

—L'idée est bonne et je l'approuve...

Quittons les deux bandits que nous retrouvons bientôt, et retournons à la rue de Berlin.

René Moulin, ayant achevé ses courses, était rentré quelques minutes après le départ du duc Georges de la Tour-Vaudieu.

Les domestiques, préoccupés de leur service particulier, n'avaient point songé à lui parler de la visite reçue pendant son absence par mistress Dick Thorn.

Claudia le fit appeler.

Il la trouva debout, vêtue très simplement, coiffée d'un chapeau sombre dont la violette tombait sur sa figure, et enveloppée dans un grand châle.

—Je sors, lui dit-elle. Voilà la note de divers objets que je vous pris d'envoyer chercher pendant mon absence, qui sera courte...

—Bien, madame... Madame n'a pas donné l'ordre d'atteler?

—Non, je prendrai une voiture de place.

—Madame sait que le temps est mauvais.

—Peu importe.

—Madame veut-elle me permettre d'aller chercher un coupé de régie?

—Inutile... j'ai mon parapluie.